

CHAPITRE XIII

Jésus vient sur les bords du lac et enseigne la foule sous la forme de paraboles, (vv. 1-3a). — Parabole du semeur, (vv. 3b-9). — Pourquoi Jésus-Christ parle en paraboles, (vv. 10-17). — Interprétation de la parabole du semeur, (vv. 18-23). — Parabole de l'ivraie, (vv. 24-30). — Parabole du grain de sénevé, (vv. 31-32). — Parabole du levain, (v. 33). — Réflexion de l'évangéliste à propos de la nouvelle méthode d'enseignement du Sauveur, (vv. 34-35). — Interprétation de la parabole de l'ivraie, (vv. 36-43). — Parabole du trésor caché, (vv. 44). — Parabole de la perle, (vv. 45-46). — Parabole du filet, (vv. 47-50). — Conclusion des Paraboles du royaume des cieux, (vv. 51-52). — Jésus vient à Nazareth où il est un objet de scandale pour ses compatriotes incrédules, (vv. 53-58).

7. Les paraboles du royaume des cieux.

xiii, 1-52.

1° Idées générales sur les paraboles évangéliques.

Nous sommes arrivés à l'une des scènes les plus remarquables de l'enseignement et de la prédication de Notre-Seigneur Jésus-Christ : ici, en effet, le récit évangélique offre au lecteur non-seulement les premières paraboles qui aient été conservées par S. Matthieu, mais toute une collection de belles paraboles relatives au royaume messianique. Jésus a précédemment annoncé l'avènement de ce royaume ; il en a promulgué quelque temps après la législation dans le Discours sur la Montagne. Aujourd'hui, il en développe la nature, les phases variées, les relations avec le monde et avec l'humanité. Mais, pour des motifs que nous indiquerons bientôt, Cf. xiii, 40 et ss., c'est sous une forme nouvelle qu'il propose ces points importants de la doctrine chrétienne. Au lieu du langage sententieux dont il avait le plus souvent usé quand il parlait à la foule, il emploie maintenant le discours voilé, figuré, connu sous le nom de Parabole. Il est donc naturel que nous saisissons cette occasion pour étudier d'une manière générale et rapide la partie la plus intéressante peut-être de l'enseignement du Sauveur. — Qu'est-ce que la parabole évangélique ? Telle est la première question qui se présente à nous. Son nom, qui vient du grec *παράβολη*, est loin d'exprimer sa nature. Le mot *παράβολη* (du grec *παρά* et *βάλλω*) que Cicéron traduit par « collatio » et Quintilien par « similitudo », désignait simplement à l'origine la juxtaposition de deux choses, et la comparaison qui résultait de leur rapprochement. Plus tard, dans la rhétorique grecque, la parabole devint un argument basé sur une analogie. « Vous ne voudriez point choisir par le sort vos pilotes et vos athlètes : pourquoi donc vos hommes d'Etat ? » Ce raisonnement est cité par Aristote comme un exemple de parabole. Mais passons au grec

des Septante, du Nouveau Testament et de quelques écrivains juifs ; nous nous rapprocherons plus promptement ainsi du sens spécial que nous cherchons. Nous remarquons alors que l'expression *παράβολη* correspond assez exactement au substantif hébreu *משל*, *Maschal*. Le genre littéraire représenté par ce nom a, dans les livres de l'Ancien Testament, des limites très-étendues : il comprend tout à la fois de simples proverbes, Cf. I Reg. x, 42 ; xxiv, 44, des discours prophétiques d'une étendue plus ou moins considérable, Cf. Num. xxii, 7, 48 ; xxiv, 3 ; Ezech. xx, 49, etc., des sentences énigmatiques, Cf. Prov. i, 6, des narrations métaphoriques, Ezech. xii, 22, etc. De même le genre *παράβολη* dans les écrits du Nouveau Testament. Le proverbe « Medice, cura teipsum » est une parabole d'après S. Luc, ix, 23 ; une simple comparaison sans accompagnement de narration est aussi appelée une parabole par S. Matthieu, xxiv, 32 : « Ab arbore fici discite parabolam » ; le caractère figuratif des décrets lévitiques, les faits particuliers de l'histoire patriarcale considérés dans leur rapport avec la nouvelle Alliance, voilà encore autant de paraboles, Act. ix, 9, 49. Pris dans une acception déjà si large à l'époque de Jésus, le mot parabole ne tarda pas à recevoir une signification plus vaste encore. Latinisé par l'Italie et la Vulgate, il cessa peu à peu de représenter un langage figuré, et passa dans toutes nos langues romanes pour désigner le langage en général : parabole est ainsi devenu parole, parler, parola, palabra, etc. Mais revenons à ce que les Évangélistes, et après eux les exégètes, appellent communément une parabole dans le sens strict. S. Jérôme la définit : « Sermonem utilem, sub idonea figura expressum, et in recessu continentem spiritualem aliquam admonitionem ». Un auteur moderne, Unger, qui a écrit un ouvrage remarquable sur ce sujet, donne de la parabole une définition plus exacte et plus philosophique : « Parabola

Jesu est collatio, per narratiunculam fictam sed verisimilem, serio illustrans rem sublimiorem »; Cf. De parabolarum Jesu natura, interpretatione, etc., Lipsiæ 1828. C'est donc un récit fictif, emprunté soit à la nature, soit à la vie réelle, et qui expose, sous une forme pittoresque, des vérités religieuses ou morales d'une certaine gravité. — La parabole diffère notablement de plusieurs autres genres littéraires avec lesquels on a eu quelquefois le tort de la confondre, parce qu'ils ont quelque ressemblance avec elle. 1^o La parabole n'est point une fable. Cicéron disait de la Fable : « Fabula est in qua nec veræ nec verisimiles res continentur », de Invent. 1, 49. Origène disait au contraire de la parabole : « Ἐστὶ παραβολὴ λόγος ὡς περὶ γενομένου, μὴ γενομένου μὲν κατὰ τὸ ῥητόν, δυναμένου δὲ γενέσθαι. La parabole ne permet donc jamais aux objets qu'elle met en scène de dépasser les lois de leur nature. Elle ne fait point parler le loup, l'agneau et la fourmi : elle laisse dans leur sphère naturelle les divers objets qu'elle emploie. Sa tendance morale est en outre beaucoup plus relevée que celle de la fable. 2^o La parabole diffère du mythe en ce sens que, dans le mythe, la vérité et les images qui lui servent de véhicule sont entièrement confondues ; tandis que, dans la parabole, le noyau est complètement distinct de l'amande, la leçon facile à séparer du symbole. Qui a jamais songé à regarder les paraboles comme des faits réels ? 3^o La parabole diffère de l'allégorie, en ce que cette dernière n'implique de fait aucune comparaison, attendu qu'elle personnifie directement les idées. Les vices et les vertus de l'humanité y apparaissent comme dans un drame, sous leur propre caractère. Aussi l'allégorie contient-elle sa propre explication ; Cf. les belles allégories de la vigne, Joan. xv, 4-8, et du bon Pasteur, Joan. x, 4-16. Il n'en est pas de même de la parabole, qui demande plus d'attention et de pénétration, parce qu'elle dissimule habilement sous des vêtements étrangers la vérité sur laquelle elle veut attirer l'attention. — Une réflexion identique de S. Matthieu et de S. Marc prouve que le nombre des paraboles exposées par Notre-Seigneur Jésus-Christ à cette période de sa Vie publique dût être très-considérable : « Hæc omnia locutus est Jesus in parabolis ad turbas, et sine parabolis non loquebatur eis », Matth. xiii, 34 ; Cf. Marc. iv, 33, etc. Aussi, bien que les Évangélistes nous en aient conservé une quantité relativement assez grande, il est certain qu'ils en ont omis davantage encore. Quant au chiffre précis de celles qu'ils ont insérées dans leurs narrations, il est très-difficile de le déterminer exactement, comme on le voit par la divergence qu'on découvre parmi les auteurs qui se sont occupés de cette question. Tandis

que plusieurs exégètes n'en comptent pas moins de 50, d'autres refusent d'aller au-delà du nombre 27 : on admet plus communément qu'il existe 30 ou 34 paraboles évangéliques. Une telle diversité de calculs, qui paraît au premier abord extrêmement surprenante, s'explique par la difficulté qu'on éprouve dans certains cas à fixer les limites précises de la parabole et à la différencier de l'allégorie ou de la simple comparaison. — Bien que la parabole soit une œuvre d'imagination, bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait en général inventé ses paraboles au jour le jour, selon les besoins du moment, il est aisé de remarquer qu'il règne parmi elles un ordre véritable qui permet de les classer méthodiquement. Elles forment en effet trois groupes distincts ; séparés par leur objet général non moins que par les phases de la Vie publique de Notre-Seigneur auxquelles elles appartiennent. Le premier groupe comprend huit paraboles qui traitent toutes du royaume des cieux.

1. Le semeur, Matth. xiii, 4-23 ; Marc. iv, 4-20 ; Luc. viii, 4-15.

2. Le froment et l'ivraie, Matth. xiii, 24-30.

3. Le grain de sénévé, Matth. xiii, 31 et 32 ; Luc. xiii, 48 et 49.

4. Le levain, Matth. xiii, 33 ; Luc. xiii, 20-24.

5. La graine jetée en terre, Marc. iv, 26-29.

6. Le trésor caché, Matth. xiii, 44.

7. La perle précieuse, Matth. xiii, 45 et 46.

8. Le filet, Matth. xiii, 47-50.

Après quelque temps d'arrêt, nous voyons apparaître un second groupe beaucoup plus considérable, et d'un type nouveau parce que le divin auteur s'y propose une nouvelle fin.

1. Le bon Samaritain, Luc. x, 25 et ss.

2. Le serviteur sans pitié, Matth. xviii, 23 et ss.

3. L'ami nocturne, Luc. xi, 4 et ss.

4. Le riche insensé, Luc. xii, 43 et ss.

5. Le figuier stérile, Luc. xiii, 6 et ss.

6. Le grand festin, Luc. xiv, 46 et ss.

7. La brebis perdue, Matth. xviii, 42 et ss. ; Luc. xv, et ss.

8. La drachme perdue, Luc. xv, 8 et ss.

9. L'enfant prodigue, Luc. xv, 44 et ss.

10. L'habile économiste, Luc. xvi, 4 et ss.

11. Le pauvre Lazare, Luc. xvi, 49 et ss.

12. Le juge inique, Luc. xviii, 4 et ss.

13. Le Pharisien et le Publicain, Luc. xviii, 4 et ss.

14. Les ouvriers à la vigne, Matth. xx, 4 et ss.

Nous pourrions aussi rattacher à cette catégorie la petite parabole des deux débiteurs, Luc. vii, 40 et ss., qui lui appartient, sinon par le temps, du moins par la forme et par l'idée.

Le troisième groupe se compose de six paraboles proposées par le Sauveur durant la pé-

1. In illo die exiens Jesus de domo, sedebat secus mare.

1. Ce jour-là, Jésus sortant de la maison était assis sur le bord de la mer.

riode finale de sa vie. Elles sont théocratiques comme les premières, et s'occupent du royaume de Dieu, mais à un autre point de vue, que nous aurons à déterminer plus loin. Ce sont :

1. Les mines, Luc. xix, 41 et ss.
2. Les deux fils, Matth. xxi, 28 et ss.
3. Les vigneronniers pervers, Matth. xxi, 33 et ss.; Marc. xii, 1 et ss.; Luc. xix, 9 et ss.
4. Les noces royales, Matth. xxii, 1 et ss.
5. Les vierges sages et les vierges folles, Matth. xxv, 1 et ss.
6. Les talents, Matth. xxv, 14 et ss.

La plupart des paraboles du premier et du troisième groupe sont spéciales à S. Matthieu qui est en effet par excellence l'évangéliste du royaume des cieux. Celles du second groupe nous ont été presque toutes conservées par S. Luc, et nous verrons, en les étudiant, qu'elles conviennent parfaitement aussi au caractère particulier de son Évangile. S. Marc n'a inséré dans son récit qu'un nombre très-restreint de paraboles : c'est qu'il s'attache beaucoup plus aux actes de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'à sa prédication. L'Évangile selon S. Jean n'en contient pas une seule; bien plus, on n'y lit nulle part le mot *παροιμία*. — Jésus n'est pas l'inventeur de ce genre littéraire : la parabole existait même longtemps avant lui, bien qu'on la rencontre déjà dans l'Ancien Testament. L'Oriental à l'esprit enflammé, à la riche imagination, prompt à revêtir sa pensée d'embellissements poétiques, employa de bonne heure une forme d'enseignement qui réunissait en des proportions si excellentes l'agréable à l'utile. Des sages ou des prophètes comme Nathan, Cf. II Reg. xii, 1-7, comme Salomon, Cf. Eccles. ix, 44-46, et comme Isafe, Cf. Is. xxviii, 23-29, avaient composé des paraboles. A l'époque du Sauveur, cette méthode de prédication était devenue très-habituelle; les Rabbins en usaient sans cesse et plusieurs d'entre eux, tels que Hillel, Schammaï, Nahorai, Méir, etc., se sont fait une vraie réputation par leur habileté sous ce rapport. Quelques-unes des paraboles rabbiniques renferment des beautés réelles : mais, soit pour les détails, soit dans l'ensemble, elles ne sauraient supporter la comparaison avec celles de Jésus-Christ, qui sont tout à fait inimitables et marquées à l'image du Fils de Dieu. Plusieurs Pères, spécialement Origène, S. Ephrem, S. Augustin et S. Jean Chrysostôme se sont livrés avec succès à ce genre de composition. — Si l'on étudie les paraboles de l'Évangile, non pas seulement une à une

et d'une manière isolée, mais dans leur magnifique organisme, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elles renferment un corps complet de doctrine chrétienne, toute une théologie avec ses divers traités. « Elles nous offrent une grande variété de leçons en apparence indépendantes les unes des autres et qui, prises isolément, ne donnent que des résultats partiels, tandis que, si l'on vient à les comparer entre elles et à les rapprocher, elles jettent un jour merveilleux sur la théorie tout entière de la religion et de l'Eglise... Sous l'enveloppe de l'enseignement parabolique de Notre-Seigneur, on peut retrouver toutes les doctrines et tous les préceptes qui devaient appartenir à l'Eglise qu'il était venu fonder. » Card. Wiseman, *Mélanges religieux, scientifiques, et littér.* 1. Les paraboles du N. T. A l'enseignement ordinaire de Jésus-Christ correspond donc tout un système d'enseignement en paraboles qui exprime les mêmes idées, les mêmes dogmes, les mêmes commandements, sous une forme symbolique. Il y a là pour les théologiens une mine très-féconde à exploiter. — Voir sur les paraboles évangéliques : Salmeron, *Sermones in Parabolis*, Anvers, 1600; Unger, de *Parabolarum Jesu natura, interpretatione*, Leipzig, 1828; Lisco, *die Parabeln Jesu*, Berlin, 1834; Greswell, *Exposition of the Parables*, Londres, 1839; Trench, *Notes on the Parables*, 2^e édit. Londres, 1870.

2^e Occasion des premières paraboles, pp. 1-3a. Parall. Marc. iv, 1, 2; Luc. viii, 4.

L'évangéliste, dans cette courte introduction, expose les circonstances de temps et de lieu parmi lesquelles Jésus inaugura son enseignement sous la forme de paraboles.

CHAP. XIII. — 1. — *In illo die*, c'est-à-dire le jour où s'étaient passés les événements racontés au chapitre qui précède, du moins à partir du v. 22. Jésus-Christ nous fera comprendre lui-même un peu plus bas, v. 41 et ss., le rapport qui existe entre l'endurcissement volontaire d'une grande partie des Israélites à son égard et la nouvelle méthode de prédication qu'il adopta ce jour-là même. — *Exiens de domo* : probablement de la maison où, d'après S. Marc, iii, 20, Jésus avait répondu avec tant de succès aux accusations de ses ennemis. Selon d'autres, de sa propre maison de Capharnaüm. — *Sedebat secus viam* : un de ces traits pittoresques dont les Évangiles sont remplis. Sur les bords de ce beau lac de Tibériade, témoins des plus touchants épisodes de l'histoire évangélique, le

2. Et une grande foule s'assembla autour de lui, de sorte qu'il monta sur une barque et s'assit, et toute la foule était sur le rivage.

3. Et il leur dit beaucoup de choses en paraboles; il dit : Voilà que le semeur est sorti pour semer.

4. Et pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent.

2. Et congregatæ sunt ad eum turbæ multæ, ita ut in naviculam ascendens sederet : et omnis turba stabat in littore :

Marc., 4, 1.

3. Et locutus est eis multa in parabolis, dicens : Ecce exiit qui seminât, seminare.

Luc. 8, 4.

4. Et dum seminat, quædam ceciderunt secus viam, et venerunt volucres cœli, et comederunt ea.

divin Maître, entouré du cercle intime de ses disciples, est venu chercher un peu de repos après la joute laborieuse à laquelle nous venons d'assister. Mais son repos ne sera pas de longue durée.

2. — *Et congregatæ sunt ad eum...* La foule avide de le voir et de l'entendre, qui l'avait naguère en quelque sorte cerné dans la maison où il se trouvait, Cf. Marc. III, 20, se retrouve bientôt auprès de lui sur le rivage. Comprenant ce que ce bon peuple désirait, mais ne pouvant adresser commodément la parole à un auditoire compacte, qui le pressait de toutes parts, il prend une résolution soudaine. Une barque était là, près du rivage (le texte grec la détermine par l'article, τὸ πλοῖον) : il y monte et s'assied dans cette chaire improvisée, aussi poétique que le tour nouveau qu'il allait donner à sa doctrine. — *Et omnis turba stabat.* Cependant la foule se range en face de lui sur la rive, se tenant respectueusement debout selon la coutume ancienne, tandis que le Maître était assis. Le Talmud raconte avec douleur que l'usage de s'asseoir pour entendre l'explication de la Loi commença quelque temps après la mort de Gamaliel, preuve, dit-il, que la maladie avait envahi le monde!

3a. — *Et locutus est.* Théophylacte, faisant allusion à la situation extérieure, telle qu'elle a été décrite par l'Évangéliste, compare gracieusement Notre-Seigneur Jésus-Christ à un pêcheur extraordinaire qui, avec le filet de sa parole, pêche du sein de la mer les poissons réfugiés sur le rivage. — *Multa in parabolis.* « Multa », c'est-à-dire, les sept paraboles du royaume des cieux exposées par S. Matthieu à la suite de cette petite introduction, et aussi la parabole de la graine jetée en terre, conservée par S. Marc. IV, 26-29. Car tout porte à croire que Notre-Seigneur exposa, de suite et dans la même journée, cette série entière de paraboles. Cela ressort en premier lieu de l'union étroite qui existe entre elles au point

de vue du sujet : la seconde explique la première, la troisième se rattache de la même manière à la seconde pour l'éclaircir et la développer, et il en est ainsi jusqu'à la septième, qui complète et achève toutes les autres. C'est une chaîne continue dont tous les anneaux se tiennent : il n'est guères vraisemblable que ses différentes parties aient été formées à des époques séparées, comme on pourrait le supposer d'après le récit de S. Luc; Cf. VIII, 4-15; XIII, 18-21. L'unité frappante qui règne entre les paraboles montre donc qu'elles furent en quelque sorte coulées d'un seul jet. De plus, S. Matthieu montre lui-même d'un bout à l'autre de ce chapitre qu'il a voulu suivre un ordre strictement chronologique : on le voit par le soin qu'il a pris de relier aux versets 1 et 3 toutes les sections dont se compose son récit; Cf. 77. 10, 24, 34, 33, 36, 53. A quoi bon tous ces points de raccord s'il eût sacrifié ici la suite des événements à celle des choses?

3a Première parabole du royaume des cieux : le semeur. 77. 3b-9. Parall. Marc. IV, 3-9; Luc. VIII, 5-8.

3b. — Cette parabole, qui nous fait assister à la formation du royaume des cieux sur la terre dans ses premiers éléments, ouvre d'une manière très-naturelle le groupe des comparaisons relatives à l'empire messianique. Le début en est simple, mais expressif. — *Ecce exiit qui seminât.* On voit le semeur, en grec ὁ σπείρων, le semeur en général, qui sort de sa maison, portant la semence qu'il va confier à la terre, et se dirigeant vers son champ. Bientôt l'opération commence, et nous en apprenons les résultats immédiats.

4. — *Quædam*, scil. « grana » ; & μὲν dans le texte grec est pris substantivement. — *Secus viam.* Non pas sur le chemin même, mais sur les bords, à l'endroit où le champ et la route qui le traverse ou qui le longe se rejoignent. — *Et venerunt volucres cœli....* Ce

5. Alia autem ceciderunt in petrosa, ubi non habebant terram multam: et continuo exorta sunt, quia non habebant altitudinem terræ.

6. Sole autem orto, æstuaverunt: et quia non habebant radicem, aruerunt.

7. Alia autem ceciderunt in spinas et creverunt spinæ, et suffocaverunt ea.

8. Alia autem ceciderunt in terram bonam: et dabant fructum,

5. Et d'autres tombèrent sur un terrain pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre, et ils levèrent aussitôt, parce qu'ils n'avaient pas une terre profonde.

6. Mais le soleil s'étant levé, ils furent échauffés, et, comme ils n'avaient pas de racines, ils se desséchèrent.

7. D'autres tombèrent parmi des épines, et les épines crûrent et les étouffèrent.

8. Mais d'autres tombèrent sur une bonne terre et donnèrent du

grain étant demeuré à la surface du sol durci, que la charrue n'avait pas remué, ne tarda pas à devenir la pâture des oiseaux. En Orient beaucoup plus qu'en Occident, le semeur est entouré d'une multitude de passe-reaux ou d'autres oiseaux semblables qu'il tâche, mais en vain, d'effrayer par des cris sans cesse répétés, et qui lui dévorent, d'après ses calculs, au moins un quart de son grain.

5 et 6. — *Alia autem*; ἄλλὰ δὲ, au lieu de à δὲ qu'on s'attend à rencontrer après ἀπὸν. Une autre partie du grain tomba donc *in petrosa*: il faut entendre par là, comme l'indique le contexte, non pas un sol plus ou moins mélangé de cailloux, mais une surface continue de rochers simplement recouverts d'un peu de terre végétale. Ce second terrain est assurément préférable au chemin battu; toutefois les résultats seront tout aussi désastreux. — *Continuo exorta sunt quia*... C'est un fait d'expérience que la semence placée en de telles conditions germe avec une rapidité surprenante, car elle est à l'aise et subit sans aucune perte les influences d'abord toute salutaires de la chaleur. Au printemps, les rochers de la Palestine sont les premiers couverts d'une douce verdure. Mais la mort est aussi prompte que l'avait été la première croissance. — *Sole orto æstuaverunt*. Les autres plantes subissaient aussi l'influence brûlante du soleil oriental; mais, vivant sur un sol profond, elles avaient la ressource d'aller puiser, à l'aide de leurs racines, un peu d'humidité souterraine qui suffisait pour les empêcher de périr. Privées de ce secours parce que le roc sur lequel elles étaient tombées ne leur avait permis d'envoyer que des radicules insuffisantes, nos pauvres herbes furent brûlées au dedans comme elles l'avaient été au dehors, et bientôt elles se desséchèrent complètement. Pline avait observé la fréquence de ce phénomène dans la province de Syrie: « In Syria, levem

tenui sulco imprimunt vomerem, quia subest saxum exurens æstate semina », Hist. Nat. xvii, 3.

7. — *In spinas*, d'après le grec ἐπὶ τὰς ἀκάνθας, sur les épines; c'est-à-dire, parmi les racines ou les graines d'herbes et d'autres plantes épineuses. La situation est donc meilleure, au premier coup d'œil, que dans les deux cas antérieurs. La terre abonde et même la bonne terre. Le mal consiste dans ce que Columelle nommait « angentem herbam », par conséquent dans le manque de culture suffisante. — *Et creverunt spinæ*; les chardons et les ronces croissent en même temps que la bonne semence à laquelle ils fournissent d'abord une ombre avantageuse. Mais ces voisins dangereux acquièrent en quelques jours une croissance considérable, enlacent de tous côtés la frêle tige du blé, la privent d'air et de lumière et finissent par l'étouffer.

Seminibusque aliis contingunt aspera rura
Sentibus hic spicisque feris. Velocius exit
Roboris augmentum frugemque interneceat angens.
Juvencus.

8. — *Alia autem... in terram bonam*. Jusqu'ici tout a péri, parce que le grain avait été ensemené dans des conditions mauvaises; heureusement le reste de la semence tombe sur une terre bonne, fertile et bien préparée: l'espoir du semeur ne sera donc pas totalement frustré. — *Dabant fructum*. Sans parler de la croissance qui a été tout à fait prospère, rien n'étant venu la gêner, le divin orateur passe immédiatement à la récolte, dont il mentionne les résultats variés. — *Aliud trigesimum, aliud*... Un sol qui produit trente, soixante et surtout cent pour un, doit être doué d'une grande fécondité. Cependant les deux derniers de ces chiffres ne sont nullement un embellissement poétique; ils n'ont rien de surprenant pour la contrée où se trouvait alors Jésus-Christ, ni pour la Palestine en général, dont la fertilité est si fré-

fruit, les uns cent pour un, les autres soixante, les autres trente.

9. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

10. Et ses disciples s'approchant lui dirent : Pourquoi parlez-vous en paraboles?

aliud centesimum, aliud sexagesimum, aliud trigesimum.

9. Qui habet aures audiendi, audiat.

10. Et accedentes discipuli dixerunt ei : Quare in parabolis loqueris eis ?

quemment vantée soit par la Bible, soit par les écrivains profanes de l'antiquité, soit par les voyageurs modernes. « Uber solum, exuberant fruges », disait Tacite, Hist. v. 6. Isaac n'avait-il pas autrefois récolté « in centuplum » aux environs de Gerara? Cf. Gen. xxvi, 12. En mentionnant ces trois divers degrés de production, Jésus faisait-il allusion aux rendements inégaux d'une même espèce de semence, ou bien voulait-il parler de trois semences distinctes? La première de ces interprétations semble plus conforme au texte de la parabole, où il n'est question que d'une seule sorte de grains; toutefois rien ne s'oppose non plus à ce qu'on admette trois sortes de semences qui correspondraient aux trois degrés de fertilité. Plusieurs voyageurs nomment l'orge, le froment et le doura (petit maïs blanc) qui rendent habituellement en Palestine « trigesimum » (l'orge), « sexagesimum » (le froment) et « centesimum » (le doura). Cf. Rosenmüller, das alte u. neue Morgenland, v, 59; Thomson, the Land and the Book, p. 83.

9. — *Qui habet aures...* Cf. xi, 45. En achevant cette première parabole, le Sauveur invite ses auditeurs à réfléchir, à se demander ce qu'elle signifie et les motifs pour lesquels une quantité si considérable de la semence n'a rien produit. — Telle est la parabole du semeur, dont Jésus-Christ lui-même daignera nous donner un peu plus bas un commentaire authentique, v. 19 et ss. Elle nous montre le caractère intime, familier en même temps que profond, du nouveau genre oratoire adopté par Notre-Seigneur. Plusieurs pèlerins distingués ont fait ressortir la couleur locale dont elle est empreinte. M. Stanley, décrivant les bords du lac de Tibériade, s'exprime ainsi : « Un petit enfoncement au pied de la colline, non loin de la plaine, m'a révélé tout à coup dans le détail, et avec un ensemble que je ne me souviens pas d'avoir rencontré ailleurs en Palestine, chacun des traits de la parabole. Il y avait le champ de blé ondulant, qui descendait jusqu'au rivage. Il y avait le chemin battu qui le traversait, sans mur ni haie pour empêcher la semence de tomber çà et là sur ses bords : il était durci par le passage perpétuel des chevaux, des mulets et des pieds humains. Il y avait la bonne terre

qui distingue toute cette plaine (de Gennésareth) des montagnes nues d'alentour, et qui produit une vaste quantité de blé. Il y avait le sol rocailleux qui, se détachant de la colline, s'avancait de divers côtés à travers le champ. Il y avait les larges buissons d'épines qui s'élevaient parfois au beau milieu du blé doucement agité », Sinai and Palestine, ch. xiii. De la barque sur laquelle il était assis, Jésus n'avait donc qu'à lever les yeux et qu'à décrire la scène qui se dressait en face de lui.

4^o Motif pour lequel Jésus enseigne le peuple sous la forme de paraboles, §§. 10-17. Parall. Marc. iv, 10-12; Luc. 9-10.

10. — *Et accedentes discipuli.* « Et quum esset singularis, dit S. Marc, iv, 40, interrogaverunt eum hi qui cum eo erant duodecim ». Ce n'est donc pas aussitôt après avoir entendu la première parabole du royaume des cieux que les Apôtres s'approchèrent de Jésus pour lui exprimer leur étonnement : ils attendirent que Notre-Seigneur eût achevé sa prédication et que la foule, s'étant peu à peu dispersée, les eût laissés seuls avec leur Maître. Cela résulte également du récit de S. Matthieu, d'après lequel ils demandent : « Quare in parabolis », employant la forme du pluriel, ce qui suppose qu'ils avaient entendu plusieurs paraboles. C'est donc par anticipation que cette question, la réponse de Jésus et l'explication de la parabole du semeur, v. 18-24, ont été placées en cet endroit. D'après l'ordre des faits, tout ce passage ne devrait venir qu'après le v. 35. — *Quare in parabolis...* Suivant S. Marc, iv, 40, et S. Luc, vii, 9, les disciples auraient seulement prié le divin Maître de leur interpréter la parole de la semence : S. Matthieu mentionne une demande d'un genre tout différent. Mais il est manifeste que les deux questions furent adressées en même temps, puisque Jésus répond à l'une et à l'autre d'après les trois synoptiques. « Pourquoi leur parlez-vous en paraboles? » c'est-à-dire d'une manière obscure, énigmatique. L'étonnement des disciples suppose qu'il y avait ce jour-là quelque chose d'insolite dans l'enseignement de Notre-Seigneur. Jamais encore il n'avait employé les paraboles d'une manière aussi extraordinaire : à peine en avait-il cité une ou deux en passant, et voici que tout à coup il s'était mis

11. Qui respondens, ait illis : Quia vobis datum est nosse mysteria regni cœlorum : illis autem non est datum.

11. Il leur répondit : Parce qu'à vous il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais à eux cela n'est pas donné.

à les accumuler l'une sur l'autre, ce qui avait rendu sa pensée incompréhensible. Car si une parabole accompagnée de son commentaire facilite l'intelligence d'une idée, une série de paraboles qui se suivent sans aucune explication ne peut produire au contraire que l'obscurité.

11. — *Qui respondens.* Jésus trouve la demande des Apôtres juste et naturelle; aussi daigne-t-il leur expliquer très-clairement les motifs de la nouveauté dont ils viennent d'être témoins. — *Quia.* Cette conjonction doit être prise dans toute sa force; elle répond au « quare » des Apôtres et signifie « Parce que ». Ce n'est nullement une redondance, comme le pensent divers auteurs. — *Vobis*, à vous, mes disciples, par opposition à la foule, à la masse des auditeurs qui sont désignés plus bas par « illis ». — *Datum est* : c'est un don gratuit du ciel, une grâce de choix qui n'est accordée qu'à un petit nombre d'hommes. Et en quoi consiste cette faveur particulière? Jésus la désigne par les mots : *nosse mysteria regni cœlorum*. Le royaume des cieux, considéré en lui-même, est déjà un profond mystère, et ce royaume a ses secrets d'Etat que personne ne peut connaître ni comprendre sans une révélation spéciale. Combien de vérités cachées jusqu'à l'époque de Jésus, et manifestées seulement par Lui à ceux qu'il jugeait dignes de recevoir la lumière! Sans doute beaucoup de ces vérités relatives au règne messianique avaient été déposées par Dieu dans les écrits de l'ancienne Alliance, mais en termes généralement si mystérieux, que l'intelligence humaine, livrée à ses propres forces, s'était trouvée incapable de les pénétrer. Mais Jésus dévoilait, divulguait tout à ses disciples. — *Illis autem non est datum.* « Illud autem dixit, non necessitatem inducens, neque sortem quamdam temere et simpliciter missam; sed ostendens ipsos sibi causam esse malorum », S. Jean Chrys. Hom. XLV in Matth. On ne saurait donc induire de ces paroles que Jésus-Christ avait une doctrine ésotérique et une doctrine exotérique à la façon des prêtres patens et même des Rabbins juifs, l'une communiquée librement et dans toute son étendue à l'entourage favori du Maître, l'autre, considérablement restreinte, à l'usage du vulgaire non initié. Tous étaient appelés sans exception à la connaissance des mystères les plus secrets, tous avaient des grâces suffisantes pour y parvenir : si la plupart n'y arrivaient pas, il ne pouvaient en attribuer la faute qu'à eux-mêmes,

comme Jésus va le dire plus bas. — Revenons sur la signification générale du v. 11. Les Apôtres ont demandé au Sauveur : Pourquoi parlez-vous en paraboles? Ne voyez-vous pas que vous n'êtes point compris? Jésus a répondu : Je parle en paraboles parce que, dans le nombre de mes auditeurs, il en est qui ont reçu l'insigne privilège de comprendre les mystères évangéliques, tandis que les autres ne l'ont pas reçu. C'est donc en vertu d'un décret divin que le Sauveur s'exprimera désormais en paraboles, et ce décret provient de la différence morale qui existe entre les hommes dont est composé l'auditoire de Jésus. On ne saurait mieux définir le double motif, le double but de l'enseignement sous la forme de paraboles. La nouvelle prédication de Notre-Seigneur est ainsi marquée tout à la fois au sceau de sa condescendance et de sa sainte colère. Aux âmes bien disposées, elle portera plus facilement la lumière; elle mettra au contraire un bandeau devant les yeux des indignes qui ne comprendront pas la vérité voilée pour eux, et ne pourront pas en abuser contre Jésus. Les littérateurs et les philosophes sont unanimes à reconnaître l'existence de ces effets. « Duplex apud homines repertus est atque increbuit parabolarum usus, atque, quod magis mirum sit, ad contraria adhibetur. Faciunt enim parabolæ ad involucrum et velum, faciunt etiam ad lumen et illustrationem », Bacon, de Sap. Vet. Cf. de Augm. Scient. II, 43. D'une part donc la parabole obscurcit la pensée, « figuris defendentibus a vilitate secretum », Macrob. Somm. Scip. I, 2. D'autre part elle l'illumine et en facilite l'intelligence; en effet, dit Quintilien, Instit. VIII, 3, 72, « præclare ad inferendam rebus lucem repertæ sunt similitudines ». Aussi Tertullien, après avoir affirmé que les paraboles « obumbrant Evangelii lucem », de Res. Carn. 32, ajoute-t-il : « Deus manum porigenis fidei, facilius adjuvandæ per imagines et parabolæ, sicut sermonum, ita et rerum », de Anima, XLIII. Elles ressemblent sous ce rapport, suivant une belle comparaison, à la colonne de nuée et de feu qui éclairait le peuple de l'Alliance et obscurcissait les yeux des Egyptiens (De Gerlach). Il y a en cela quelque chose de paradoxal en apparence, mais rien assurément de contradictoire, puisque l'expérience confirme tous les jours ce double résultat. Les Juifs mal disposés, ou même simplement indifférents à l'égard de Jésus, écoutaient sans comprendre et s'en allaient sans avoir

12. Car à celui qui a on donnera, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.

13. C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce que voyant ils ne voient pas, et entendant, ils n'entendent pas, et ne comprennent pas.

12. Qui enim habet, dabitur ei, et abundabit: qui autem non habet, et quod habet auferetur ab eo.

Infr. 25, 29.

13. Ideo in parabolis loquor eis: quia videntes non vident, et audientes non audiunt, neque intelligunt.

rien appris; d'un autre côté, les amis du Christ, désireux de connaître le sens de ces gracieux tableaux qui avaient piqué vivement leur curiosité, cherchaient, travaillaient, interrogeaient et finissaient par réussir. Pour eux, le nouveau système était une grâce de plus, puisqu'il les excitait à courir avec une ardeur croissante après l'intelligence des saints mystères.

12. — La particule *enim* montre que nous avons dans ce verset un développement de celui qui précède. « Vobis datum est, illis non est datum » : il n'y a rien d'étrange à cela, poursuit Jésus, car c'est dans la nature même des choses. La locution proverbiale qu'il cite à cette occasion (il la citera encore dans deux autres circonstances en en modifiant le sens, Cf. xxv, 9; Luc. xix, 26) est d'une vérité universelle. Elle se compose de deux parties : 1^o *Qui habet...* « Habere » a ici la signification de posséder, être riche. Quand une bonne fois on a commencé d'acquérir quelque fortune, les biens affluent et en peu de temps arrive l'abondance. Au contraire 2^o *qui non habet...* c'est-à-dire, d'après le contexte, celui qui n'a que peu de chose, de modestes avances qui ne méritent pas d'être prises en considération, si on les compare à ce que l'opinion du monde appelle la richesse. — *Et quod habet auferetur.* Tandis que le riche devient aisément plus riche encore, le pauvre qui est en retard dans ses affaires tombe facilement de plus en plus bas, et finit souvent par perdre le peu qu'il possédait. Une légende rabbinique commente ce proverbe de la façon la plus charmante : « Une femme interrogea Rabbi José et lui dit : Que signifie la parole de Daniel : Il donne la sagesse aux sages et l'intelligence aux intelligents, Dan. ii, 21 ? Il lui répondit par une parabole : Si deux hommes, un riche et un pauvre, venaient te demander à emprunter, auquel prêterais-tu ? Elle répliqua : Au riche. Pourquoi donc ? reprit le Rabbî. Parce que, dit-elle, si le riche perd son argent, il lui restera encore de quoi me payer, tandis qu'il n'en est pas de même du pauvre. Il s'écria : Tes oreilles ont-elles entendu ce qui vient de sortir de ta bouche ? Si Dieu avait donné la sagesse aux insensés, ils iraient s'asseoir, pour en parler, dans les maisons de débauche, les théâtres et les éta-

blissements de bains; mais Dieu a donné la sagesse aux sages et ils vont s'asseoir et parler dans les synagogues. » — Cet aphorisme qui a ses équivalents anciens et modernes chez plusieurs peuples (comparez le mot de Martial, v, 81 : « Dantur opes nulli nunc nisi divitibus », et la phrase française : On ne prête qu'aux riches) a son emploi au moral non moins qu'au matériel, et c'est précisément d'après sa signification spirituelle que Jésus le mentionne en ce passage. Les Apôtres et les disciples ont acquis déjà une certaine richesse au point de vue des vérités messianiques; c'est pour cela que Dieu leur fait des révélations plus intimes, afin qu'ils s'enrichissent davantage encore. Le peuple incrédule voit diminuer chaque jour le peu de foi qui lui reste et bientôt il ne lui en restera plus rien ! — « Qui habet... qui non habet » sont des nominatifs absolus.

13. — *Ideo in parabolis...* C'est la réponse directe à la question proposée par les Apôtres; nous y voyons nettement indiqué le motif pour lequel Jésus-Christ ne commençait que durant la période actuelle de sa Vie publique, et non dès le début, son enseignement sous la forme de paraboles. Jusque-là, il a prêché d'après la méthode ordinaire, disant ouvertement, simplement, ce qu'il voulait dire. Mais voici que l'enthousiasme pour sa divine personne a sensiblement diminué, la prédication directe a été reçue avec mépris, insultée même en plus d'une circonstance; il lui arrive d'exciter le doute au lieu de provoquer la foi. Alors Notre-Seigneur l'abandonne en partie et la remplace par les paraboles, et, en agissant ainsi, il a l'intention très-manifeste de châtier l'incrédulité du peuple. « In pœnam ergo incredulitatis obscurè illis loquitur, quia dura quæ perspicue ac dilucide illis dicebantur intelligere noluerunt, illud meruere ut ita illis loqueretur, ut, etiamsi vellent, intelligere non possent », Maldonat. Les paraboles revêtent ainsi un caractère pénal : les Juifs seront punis de leur ingratitude en ne recevant plus comme auparavant la vérité simple et nue, et facile à saisir. — *Quia videntes non vident.* Les yeux malades du peuple sont incapables désormais de supporter la pleine lumière : ils voient au dehors, mais leurs rayons visuels ne pénètrent pas au-delà de

14. Et adimpletur in eis prophetia Isaïæ dicentis : Auditū audietis, et non intelligetis : et videntes videbitis, et non videbitis.

Isai. 6, 9; Marc. 4, 12.; Luc. 8, 10; Joan. 12, 40; Act. 28, 26; Rom. 11, 8.

15. Incrassatum est enim cor populi hujus, et auribus graviter audierunt, et oculos suos clausurunt : ne quando videant oculis et auribus audiant, et corde intelligant, et convertantur, et sanem eos.

14. Et en eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe disant : Vous écouterez de vos oreilles et vous n'entendrez pas, et vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas.

15. Car le cœur de ce peuple s'est épaissi, et leurs oreilles se sont endurcies, et ils ont fermé leurs yeux, de peur qu'ils ne voient avec leurs yeux, n'entendent avec leurs oreilles, ne comprennent avec leur cœur et se convertissent, et que je les guérisse.

la surface. — Leurs oreilles sont de même devenues sourdes aux enseignements célestes, *audientes non audiunt*, elles entendent et pourtant elles n'entendent pas véritablement. Et, ce qui est pire, c'est que cette cécité, cette surdité sont volontaires et coupables : comment Dieu ne les châtierait-il pas ? « Deus magnus lege infatigabili spargens pœnales cœcitates super illicitas cupidines », S. August. Il châtie donc d'après sa grande loi : « Pœ quæ quis peccaverit per hæc et punietur », aveuglant définitivement ceux qui ont fermé les yeux à la vérité.

14. — *Et adimpletur, ἀναληροῦνται*, « est totalement accomplie », ou bien : « et s'accomplit de nouveau » ; allusion à l'accomplissement partiel et imparfait qu'avait déjà reçu la prophétie d'Isaïe. En ce moment, dit Jésus, par suite de ma nouvelle méthode d'enseignement, cette prédiction se réalise d'une manière parfaite et intégrale. — *Prophetia Isaïæ*, Cf. Is. vi, 9. Le prophète parlait, ou plutôt Dieu lui parlait de ses contemporains ; toutefois, d'après l'intention de l'Esprit-Saint, le divin oracle avait aussi pour but de décrire l'endurcissement et la punition terrible des Juifs au temps du Messie. Jésus-Christ le cite d'une manière assez littérale d'après les LXX. Il est destiné à prouver l'assertion « quia videntes » du v. 13, qui est du reste calquée sur les premières lignes du texte d'Isaïe. — *Auditū audietis*, répétition à la façon des Hébreux, pour renforcer l'idée ; de même, *videntes videbitis*. Il y a un double jeu de mots et un double paradoxe : on entend et l'on n'entend pas ; on voit et on ne voit pas.

15. — *Incrassatum est enim*... Nous venons d'apprendre qu'Israël est aveugle et sourd ; la suite de la prophétie nous montre que cela est arrivé par sa propre faute. La graisse, chez tous les anciens, était regardée comme une cause et citée comme un symbole d'insensibilité : l'expression « *incrassatum est cor* » est donc une figure énergique pour décrire l'état

d'endurcissement moral dans lequel les Juifs étaient tombés. — *Graviter audierunt*, ils n'entendent qu'avec beaucoup de peine ; bien plus, ils tiennent leurs yeux hermétiquement fermés. Et pourquoi donc ? *Ne quando videant*... Rien ne saurait mieux exprimer que ces paroles la liberté de leur obstination dans le mal : c'est justement pour ne pas entendre, pour ne pas comprendre, qu'ils agissent comme l'a dit le Prophète. S'ils voyaient, s'ils comprenaient, ils se convertiraient et ils seraient sauvés, tandis qu'ils veulent vivre et mourir dans leurs iniquités, malgré la damnation éternelle qui les attend. — *Et sanem eos* ; Jésus ajoute ces mots, dit S. Jean Chrysostôme, l. c, « *intensam illorum nequitiam indicans et aversionem studio paratam* ». — Notons ce qu'il y a de vérité psychologique dans ce verset. Les substantifs « cor, aures, oculi » y sont répétés à deux reprises, mais dans un ordre inverse, parce que l'écrivain sacré ne voulait pas représenter le même état de choses. L'insensibilité morale qui règne dans le cœur passe de là aux oreilles, puis aux yeux : il est notoire, en effet, qu'au moral l'oreille subit l'influence du cœur et la vue celle de l'oreille. Si le cœur est endurci, l'oreille est sourde ; si l'oreille entend mal l'œil voit mal. Dans le second cas l'ordre est renversé, parce qu'il est question de conversions et que le cœur demeure la dernière citadelle à conquérir, et qu'on n'arrive à lui que par les sens de la vue et de l'ouïe. Remarquons encore que, dans le texte primitif, le prophète reçoit directement de Jéhova la mission d'endurcir et d'aveugler Israël, Cf. Vulgate, vi, 40 ; mais c'est là une manière tout orientale d'annoncer avec plus de force un avenir inévitable. Celui à qui on le prédit est censé le produire lui-même. Le Juif Kimchi admet expressément que les impératifs équivalent ici à de simples futurs et qu'ils ont simplement pour but de renforcer l'idée.

16. Mais bienheureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent.

17. Car, en vérité je vous dis que beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu.

18. Vous donc entendez la parabole de celui qui sème.

16. Vestri autem beati oculi, quia vident; et aures vestrae, quia audiunt.

17. Amen quippe dico vobis, quia multi prophetæ et justi cupierunt videre quæ videtis, et non viderunt; et audire quæ auditis, et non audierunt.

Luc., 10, 24.

18. Vos ergo audite parabolam seminantis.

16. — *Vestri autem...* Jésus, après avoir indiqué le motif pour lequel il parlait maintenant au peuple en paraboles, revient sur la première moitié du v. 11 et sur les privilèges conférés par Dieu à ses Apôtres. Le pronom « vestri », ὑμῶν, est placé par emphase au commencement de la phrase. Tout un peuple réprouvé; vous, si favorisés! — *Beati oculi...* Le contraste est frappant: leurs yeux voient, leurs oreilles entendent, le peuple est aveugle et sourd. « Judæi etiam hi erant, atque in iisdem educati: ipsis tamen nihil nocuit prophetia, quia honorum radicem habebant recte insitiam, propositum nempe et voluntatem », S. Jean Chrysost. l. c.

17. — *Amen quippe...* Sous le sceau du serment, Jésus-Christ apporte un exemple destiné à montrer toute l'étendue de la faveur accordée aux disciples. — *Multi prophetæ et justî*, c'est-à-dire ce qu'il y avait de meilleur et de plus distingué dans l'Ancien Testament. D'une part, les hérauts de Dieu, chargés d'annoncer aux hommes ses volontés et de leur parler de son Christ; de l'autre les Saints de toute condition. — *Cupierunt videre... audire...* Ils se consumaient en ardents désirs vers Celui que l'un d'entre eux avait appelé l'attente des peuples, Cf. Gen. xlix, 40: ils souhaitaient de voir le Messie et ses œuvres, d'entendre sa parole; mais ces souhaits, quoique bien légitimes, ne furent point réalisés, non viderunt... non audierunt. S. Paul, dans l'épître aux Hébreux, insiste sur leurs vifs désirs demeurés inassouvis: « Juxta fidem defuncti sunt omnes fsti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes et salutantes. » Hebr. xi, 43; Cf. 39. 40.

* Explication de la parabole du semeur, pp. 18-23. Parall. Marc. iv, 13-20; Luc. viii, 11-15.

18. — *Vos ergo.* « Vos » est emphatique, comme « vestri » du v. 16. « Ergo », puisque vous êtes appelés à recevoir des révélations qui demeurent cachées aux autres. — *Audite*, comprenez; ou bien, écoutez de nouveau cette parabole avec une interprétation authentique, qui en déterminera pour

vous le sens d'une manière infaillible. — *Parabolam seminantis*, c'est-à-dire « de seminant » Le divin Maître daigne se faire exégète pour nous apprendre non-seulement ce que signifie cette parabole particulière, mais aussi et par là-même quelles règles générales nous devons suivre pour interpréter toutes les autres. Ces règles ont été souvent indiquées. Elles consistent 1^o à rechercher avec le plus grand soin la vérité dominante que la parabole a pour but d'enseigner; 2^o à recourir au contexte qui est souvent d'un grand secours pour fixer le vrai sens de la parabole. Ce sera tantôt une allusion de Jésus-Christ, tantôt une note de l'Évangéliste, tantôt un détail préliminaire, tantôt un épilogue, qui mettra sur la voie de l'interprétation légitime; 3^o l'idée-mère une fois trouvée, à s'occuper des détails qu'il faudra ramener toujours à cette pensée principale, car ils partent d'elle comme les rayons du centre; 4^o à éviter les analogies forcées, purement imaginaires, par conséquent à ne pas trop s'écarter du sens littéral de la parabole. Naturellement, sur ce terrain qui ne saurait être limité d'une manière précise, la sagesse et le discernement de l'interprète ont à jouer un rôle important, mais ce rôle est bien délicat, et il serait facile d'en abuser. Quant à la question de savoir jusqu'où s'étendent les traits significatifs et symboliques des paraboles, on sait qu'elle est l'objet d'une grande controverse, née dès les premiers jours de l'exégèse et venue jusqu'à nous à travers les siècles. Deux systèmes d'interprétation se sont formés depuis longtemps sur ce point. S. Jean Chrysostôme, et de nombreux commentateurs à sa suite, assurent qu'il suffit de trouver la pensée dominante, le but principal de la parabole. Il n'est pas nécessaire, disent-ils, de chercher une signification spéciale pour chacun des incidents accessoires dont elle se compose, car ces incidents ne sont nullement essentiels; ce n'est qu'une draperie destinée à donner aux paraboles plus de grâce et de beauté. Donc, le principal

19. Omnis qui audit verbum regni, et non intelligit, venit malus, et rapit quod seminatum est in corde ejus : hic est qui secus viam seminatus est.

19. Quiconque entend la parole du royaume et ne la comprend pas, le mauvais vient et enlève ce qui a été semé dans son cœur; voilà le grain qui a été semé le long du chemin.

une fois obtenu, *τάλλα μὴ περιεργάζου*, (S. Jean Chrysost.), ne vous inquiétez pas de détails sans valeur. L'autre école affirme au contraire que, dans une parabole, tout a une signification, même les fibres les plus ténues du récit, même les détails les plus insignifiants en apparence; l'interprète ne doit donc rien négliger, puisque rien n'est ornement pur et simple. — On peut dire qu'il y a exagération de deux parts : Jésus-Christ lui-même a donné tort aux défenseurs de l'un et de l'autre système, car, dans l'interprétation qu'il nous a laissée des paraboles du sèmeur et de l'ivraie, nous le voyons tantôt descendre à plusieurs faits fort secondaires, tels que les oiseaux, les épines, la chaleur brûlante, pour les appliquer à la vie spirituelle, tantôt négliger divers incidents du même genre, montrant ainsi que ce n'étaient, dans sa pensée, que des embellissements poétiques. Il faut donc éviter l'arbitraire et se tenir autant que possible dans le juste milieu que Vitringa nous semble avoir très-bien défini dans les lignes suivantes : « Placent mihi qui ex parabolis Christi plus veritatis eliciunt quam generale quoddam præceptum ethicum per parabolam illustratum... Si parabolæ Christi ita explicari queant ut singulæ eorum partes commode et absque violentis contortionibus transferantur ad œconomiam Ecclesiæ, illud ego explicationis genus tanquam optimum amplectendum et cæteris præferendum existimo. Quanto enim plus solidæ veritatis ex Verbo Dei eruimus, si nihil obstat, tanto magis divinam commendabimus sapientiam » *Schriftmæssige Erklärung der Evang. Parabeln*, Francfort, 1717, in h. l. Ainsi donc, expliquons autant de traits que nous le pourrons, mais que l'exégète ou le prédicateur prenne bien garde « ad voluntatem suam Scripturam trahere repugnantem » (S. Jérôme), comme il n'arrive que trop souvent.

19. — D'après S. Luc, VIII, 14, Jésus plaça en tête de son explication ces mots importants : « Semen est verbum Dei ». Le sèmeur figure évidemment Jésus-Christ, puis d'une manière générale tous ceux qui sont chargés de prêcher la parole de Dieu. Le champ dans lequel est jetée la semence représente, par ses différentes parties, les cœurs des hommes plus ou moins bien préparés pour recevoir la divine parole. Notre-

Seigneur suit pas à pas les détails de la parabole, indiquant tantôt au propre, tantôt par de nouvelles images, le sens de chacun d'eux. De même qu'il avait distingué quatre espèces de terrains, il distingue aussi quatre sortes d'âmes, dont trois ne savent pas profiter de la prédication évangélique. — 1. Le chemin battu. *Omnis qui audit...*; ces mots sont au nominatif absolu. Le grec emploie une autre tournure : *παντὸς ἀκούοντος τὸν λόγον... καὶ μὴ συνιέντος*. — *Verbum regni*, la parole du royaume messianique, par conséquent la doctrine de l'Evangile. — *Et non intelligit*, par sa faute, bien entendu. Cf. v. 14 et 15. Le cœur de cet auditeur a été volontairement endurci : il est devenu tout à fait indifférent aux choses du ciel, qui tombaient sur lui comme la semence sur le bord du chemin; il manque totalement de « réceptivité » à leur égard. Aussi ne reçoit-il pas la parole divine, et, pour lui, il n'est pas même question de germination, à plus forte raison de croissance et de fruits. — *Venit malus*, « diabolus » dit S. Luc, « satanas » d'après S. Marc. Les oiseaux avaient guetté avidement le grain lancé par la main du sèmeur sur les bords du champ; le démon épie de même la semence céleste pour l'enlever dès qu'elle sera tombée sur une âme qu'il sait mal disposée : il lui ôte ainsi les chances pourtant bien faibles de succès qu'elle pourrait encore avoir. Le chef du royaume infernal s'oppose de toutes ses forces à ce qui est de nature à fortifier, à accroître le royaume de Dieu. — *Rapit, ἀρπάζει* : c'est un enlèvement prompt et habile, qu'il n'est pas malaisé au prince des démons d'accomplir. — *Hic est qui...* Tournure singulière et inattendue, que l'on traduit habituellement par la phrase suivante : Celui-là ressemble au grain semé sur le bord du chemin. Mais pourquoi ne pas conserver ici et dans les vv. 20, 22 et 23, où elle est fidèlement reproduite, cette assimilation très-logique et très-réelle de la parole et du cœur qui la reçoit, de la graine et du champ où elle est semée? Ce n'est pas sans raison que Jésus semble confondre ensemble ces divers objets : ils ne valent rien l'un sans l'autre. Que peut la semence en dehors du champ? le champ privé de la semence? Il faut leur union mutuelle pour produire quelque chose. Voilà pourquoi le divin Interprète assimile l'audi-

20. Et ce qui a été semé dans un terrain pierreux, c'est celui qui entend la parole et aussitôt la reçoit avec joie.

21. Mais elle n'a pas eu en lui de racine et ne vit qu'un certain temps ; en effet, la tribulation et la persécution survenant à cause de la parole lui deviennent aussitôt scandale.

22. Ce qui a été semé parmi les épines, c'est celui qui écoute la parole ; mais les sollicitudes de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole et elle devient infructueuse.

20. Qui autem super petrosa seminatus est, hic est qui verbum audit, et continuo cum gaudio accipit illud.

21. Non habet autem in se radicem, sed est temporalis : facta autem tribulatione et persecutione propter verbum, continuo scandalizatur.

22. Qui autem seminatus est in spinis, hic est, qui verbum audit, et sollicitudo sæculi istius, et fallacia divitiarum, suffocat verbum, et sine fructu efficitur.

teur à la parole évangélique, en employant à quatre reprises la formule : « Qui seminatus est ».

20. — *Qui autem super petrosa.* 2. Le sol rocailleux. Après avoir caractérisé plus haut une âme complètement insensible à la prédication de l'Evangile, Jésus passe à une autre catégorie d'auditeurs figurée par le terrain rocheux, ou plutôt par le roc à peine couvert d'un peu de terre végétale, *vv. 5 et 6*. La ressemblance est parfaite : cette terre avait reçu la semence et l'avait fait promptement germer en lui communiquant sa chaleur fécondante ; de même ce genre d'auditeurs *continuo cum gaudio accipit*, la surface de leurs cœurs est aisément remuée, promptement échauffée. Doués d'une vive impressionnabilité, ils se laissent électriser tout d'abord par la beauté, l'amabilité de la doctrine chrétienne ; aussi la reçoivent-ils avec joie et empressement. « *Illa sunt præcordia quæ dulcedine tantum auditi sermonis ac promissis celestibus ad horam delectantur* », V. Bède, in h. l.

21. — *Non habet in se radicem.* Malgré cet heureux début et ces dehors qui promettent, il y a là en réalité le même manque de réceptivité que dans le premier cas. Ces hommes n'ont pas ce que Cicéron nommait « *virtutem altissimis defixam radicibus* », ils ne sont point ce que les Pères grecs aimaient à nommer, en faisaient allusion à cette parabole, des *παρορρητικοί*, des *πολύρρητοι* : auditeurs superficiels, ils sont conséquemment auditeurs temporaires, *sed est temporalis*. « *Qui ad tempus credunt*, dit S. Luc, *viii, 13*, et in tempore tentationis recedunt ». En effet, il suffit d'une épreuve, d'une tribulation, pour ruiner les belles espérances qu'ils avaient données tout d'ab rd. Dès qu'ils s'aperçoivent que la parole divine, qu'ils avaient cependant reçue avec tant d'entrain,

va être pour eux la source de quelques maux temporels, ils l'abandonnent lâchement, honteusement : aussi se dessèche-t-elle comme fait le gazon du rocher sous les rayons d'un soleil brûlant. — *Continuo scandalizatur...* « *Quod continuo amplexus fuerat secundis rebus, rebus adversis continuo rejicit* », Fr. Luc, Comm. in h. l. Ne semblerait-il pas que Quintilien commente ce passage, lorsqu'il écrit, *Inst. 1. 3, 3-5* : « *Illud ingeniorum velut præcox genus non temere unquam pervenit ad frugem. Non multum præstant, sed cito. Non subest vera vis, nec penitus emissis radicibus nititur ; ut quæ summo solo sparsa sunt semina celerius se effundunt ; et imitæ spicas herbulae, inanibus aristis ante messem flavescent* ? » Mais Quintilien parle du domaine intellectuel, et Jésus du domaine moral.

22. — *Qui autem seminatus est.* 3. La terre couverte d'épines. Les premiers auditeurs de la parole céleste lui avaient créé des obstacles dès le principe, aussi n'avait-elle pas même pu germer en eux ; les autres, après avoir favorisé sa première croissance, s'étaient bientôt opposés à ses progrès ultérieurs : ceux dont parle maintenant le divin Maître la laissent grandir davantage et même monter en épis, mais pour eux comme pour les autres la semence demeure finalement stérile. Cependant le terrain de leur cœur est bon et profond : malheureusement il est rempli d'épines ; de là l'insuccès qui attend la prédication évangélique dans cette partie du grand champ humain. — Les épines sont de deux sortes, d'après l'interprétation de Jésus, et de deux sortes, très-distinctes. — 1^o *Sollicitudo sæculi istius* : les soucis et les ennuis de cette vie, lorsqu'ils préoccupent et absorbent une âme, l'entraînent de divers côtés, selon le mot de Térence, et peuvent être extrêmement funestes à la parole divine que la Providence y a semée. — 2^o *Fallacia divitiarum*.

23. Qui vero in terram bonam seminatus est, hic est qui audit verbum, et intelligit, et fructum affert, et facit aliud quidem centesimum, aliud autem sexagesimum, aliud vero trigesimum.

24. Aliam parabolam proposuit illis, dicens : Simile factum est regnum cœlorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo.

Marc., 4, 26.

23. Mais ce qui a été semé en bonne terre, c'est celui qui écoute la parole et la comprend et porte du fruit et produit ou cent pour un, ou soixante, ou trente.

24. Il leur proposa une autre parabole disant : Le royaume de cieux est semblable à un homme qui avait semé une bonne semence dans son champ.

Les richesses et les délices du siècle ne le sont pas moins quand on en abuse ; elles peuvent même produire des effets plus pernicieux encore. Chacune de ces causes, prise à part, « a fortiori » leur réunion, étouffe la semence évangélique, quise trouve ainsi empêchée « per prospera et adversa », selon l'expression de S. Thomas d'Aquin. La locution « fallacia divitiarum » est remarquable : la richesse y est personnifiée et dépeinte sous les traits d'une femme qui induit le monde en erreur en le flattant. « Quis mihi unquam crederet, dit à ce sujet S. Grégoire-le-Grand, si spinas divitias interpretari voluissem ? maxime quum illæ pungant, istæ delectent. Et tamen spinæ sunt quia cogitationum suarum punitionibus mentem lacerant ; et quum usque ad peccatum pertrahunt, quasi inflicto vulnere cruentant. Quas bene in hoc loco Dominus fallaces divitias appellat. Fallaces enim sunt, quæ nobiscum diu permanere non possunt ; fallaces sunt, quæ mentis nostræ inopiam non expellunt », Hom. in Evang. xv.

23. — *Qui vero in terram bonam.* 4. La bonne terre. Terre excellente, soit au sens matériel, soit dans l'application qu'en fait ici Jésus à la classe des auditeurs parfaits de la prédication céleste ; excellente encore non-seulement par sa nature et sa constitution intime, mais aussi par la culture constante et les soins assidus qu'elle a reçus : elle est donc bonne à tous égards et d'une manière absolue. — *Et fructum affert* : la semence y croît sans peine, mais surtout elle y fructifie avec abondance. Cependant le terrain moral des âmes saintes, de même que le sol proprement dit, ne fait pas valoir d'une manière uniforme la graine qui lui a été confiée : de là ces moissons toujours abondantes, mais inégales, qu'on y recueille. Les plus parfaits fournissent les mesures les plus considérables. « Eadem gratia spiritalis quæ æqualiter in baptismo (et de mille autres manières) a credentibus sumitur, in conversatione atque actu nostro postmodum vel minuitur, vel augetur, ut in Evangelio Dominicum semen æqualiter seminatur, sed pro varietate

terræ aliud absumitur, aliud in multiformem copiam vel tricesimi, vel sexagesimi, vel centesimi numeri fructu exuberante cumulatur », S. Cypr. Ep. lxxix.

6^e Seconde parabole du royaume des cieux : l'ivraie, §§. 24-30.

24. — *Aliam parabolam...* Tandis que la parabole du semeur nous a été conservée par les trois synoptiques, celle-ci ne se rencontre que dans le premier Evangile. Elle partage avec la précédente l'honneur d'avoir été interprétée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cf. §. 36-43. Elles s'unissent d'ailleurs étroitement l'une à l'autre par les leçons qu'elles renferment. Si la première nous apprend qu'une partie considérable de la semence évangélique est perdue, parce qu'elle tombe sur un mauvais terrain, la seconde nous montre que, même sur la bonne terre, tout ne prospère pas à souhait, mais que là aussi le mal croît à côté du bien. La première nous a fait voir comment la parole divine parvient aux hommes et comment ils la reçoivent ; la seconde raconte les progrès de cette semence toute céleste et les dangers qui accompagnent son développement extérieur. — *Proposuit illis.* « Illis » se rapporte aux foules qui entouraient Jésus, Cf. §§. 2, 36 et devant lesquelles furent prononcées les trois premières paraboles. Les §§. 40-23 sont, comme nous l'avons dit, une intercalation anticipée : le pronom ne retombe donc pas uniquement sur les disciples de Jésus. — *Simile factum est*, ὁμοιωθήν : formule dont Jésus-Christ se sert fréquemment pour introduire ses paraboles ; Cf. xviii, 23 ; xxii, 2 ; xxv, 1 ; etc. « Le royaume de Dieu est semblable », ou, selon d'autres, « est devenu semblable ». — *Homini.* Le royaume messianique ne ressemble pas précisément à cet homme, mais à tout l'incident qui va suivre et dans lequel il jouera le rôle principal : c'est donc là une tournure impropre, employée ici et en d'autres endroits, Cf. §. 45, etc., par abréviation. — *Qui seminavit.* La Vulgate a lu σπείραντι, au participe aoriste, tandis

25. Mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla.

26. Or, quand l'herbe eut crû et eut produit son fruit, l'ivraie aussi parut.

27. Alors les serviteurs du père de famille accourant lui dirent : Maître, n'avez-vous pas semé une bonne semence dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

25. Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit.

26. Cum autem crevisset herba, et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania.

27. Accedentes autem servi patris familias, dixerunt ei : Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo ? Unde ergo habet zizania ?

que le texte grec porte communément *καὶ οὖν*, au présent. — *Bonum semen* : le contexte suppose que ce grain avait été choisi, épuré, de manière à être sans aucun mélange au moment où il fut confié à la terre. Dans le royaume du Christ, il se passe quelque chose de semblable à l'action d'un cultivateur qui sème d'excellent blé dans son champ.

25. — *Quum autem dormirent homines*. Expression pittoresque pour désigner le temps de la nuit. Nous dirions de même : Quand tout le monde dormait. Il ne s'agit donc pas exclusivement ici des serviteurs du fermier, ni d'une négligence coupable de leur part. « *Quum dormirent homines, non dicit custodes (ou « servi » comme au v. 28) ; si enim dixisset custodes, intelligeremus negligentiam custodum accusari ; sed dicit homines, ut inculpabiliter intelligamus, naturali somno occupatos* ». Cajetan in h. l. C'est pendant la nuit, à la dérobée par conséquent et à l'insu de tous, que fut commise la mauvaise action qui va suivre. Le divin Maître n'a pas voulu dire autre chose. — *Superseminavit*, heureuse expression pour indiquer de secondes semences pratiquées peu de temps après d'autres, dans un même champ. — *Zizania* ; plante nommée *ζιζάνιον*, plur. *ζιζάνια*, par les Grecs, *Zawân* par les arabes, et *Zônim*, *זוןים*, par le Talmud. Il s'est formé une double opinion parmi les linguistes relativement à cette appellation, les uns lui donnant une origine sémitique. Cf. Buxtorf, Lexic. Talmud. s. v. *זוןים*, les autres la croyant dérivée du grec et adoptée par les langues orientales, ce qui paraît aujourd'hui plus probable. L'herbe ainsi désignée ne doit pas différer du « *Lolium temulentum* », ou ivraie, qu'on rencontre presque à chaque pas en Palestine non moins qu'en nos contrées. Les graines qu'elle produit, assez semblables à celles du froment, mais en général de couleur noirâtre, sont depuis longtemps renommées pour leurs dangereux effets. Mêlées en partie notable à la nourriture, elles causent le vertige, des convulsions et même

la mort : de là l'épithète d' « infelix » que Virgile donne à l'ivraie dans ses Géorgiques, I, 154. — *Et abiit*. Après avoir réussi à accomplir son œuvre pleine de malice, il se hâte de disparaître. Les actes de ce genre ne sont inouis, paraît-il, ni en Orient, ni même en Occident. Le Dr Robert assure, *Oriental Illustrations*, p. 544, que plus d'un cultivateur indien a vu son champ gâté de la sorte, et pour de longues années, dans l'intervalle d'une nuit. Le Rév. H. Alford raconte dans son commentaire qu'il eut à souffrir lui-même d'une méchanceté du même genre à Gaddesby, comté de Leicester. Ce qui prouve que la malice du monde n'a pas changé.

26. — *Quum crevisset herba, et fructus*, l'herbe déterminée par le récit, c'est-à-dire le blé et l'ivraie tout ensemble. — *Et fructum fecisset* ; les deux sortes d'herbe montent peu à peu et produisent chacune son épi. — *Tunc apparuerunt...* Jusqu'à ce moment, il n'avait pas été possible de les distinguer ; le champ paraissait rempli de bon froment ; maintenant on voit qu'il contient aussi une grande quantité de mauvaise herbe. Ce trait est tout à fait conforme à la nature de l'ivraie et à sa ressemblance parfaite avec le froment durant toute la période de leur croissance : tant que leur développement n'est pas complet, l'œil le plus exercé les confondrait neuf fois sur dix ; mais, dès que l'épi est sorti de la gaine, un enfant les distingue sans peine. St. Jérôme avait noté ce fait de ses propres yeux : « *Inter triticum et zizania, quod nos appellamus lolium, quandiu herba est et nondum culmus venit ad spicam, grandis similitudo est, et in discernendo aut nulla aut perdifficilis distantia* ». Comm. in h. l.

27. — *Accedentes autem...* Les serviteurs s'aperçoivent du fâcheux mélange qui apparaît maintenant dans le champ de leur Maître et, ne pouvant en comprendre l'origine, ils s'adressent directement au père de famille pour qu'il veuille bien éclaircir ce mystère. — *Nonne bonum semen...* Ils savent

25. Mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla.

26. Or, quand l'herbe eut crû et eut produit son fruit, l'ivraie aussi parut.

27. Alors les serviteurs du père de famille accourant lui dirent : Maître, n'avez-vous pas semé une bonne semence dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

25. Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit.

26. Cum autem crevisset herba, et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania.

27. Accedentes autem servi patris familias, dixerunt ei : Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo ? Unde ergo habet zizania ?

que le texte grec porte communément *ἐπι-σπείρει*, au présent. — *Bonum semen* : le contexte suppose que ce grain avait été choisi, épuré, de manière à être sans aucun mélange au moment où il fut confié à la terre. Dans le royaume du Christ, il se passe quelque chose de semblable à l'action d'un cultivateur qui sème d'excellent blé dans son champ.

25. — *Quum autem dormirent homines*. Expression pittoresque pour désigner le temps de la nuit. Nous dirions de même : Quand tout le monde dormait. Il ne s'agit donc pas exclusivement ici des serviteurs du fermier, ni d'une négligence coupable de leur part. « *Quum dormirent homines*, non dicit custodes (ou « servi » comme au v. 28) ; si enim dixisset custodes, intelligeremus negligentiam custodum accusari ; sed dicit homines, ut inculpabiliter intelligamus, naturali somno occupatos ». Cajetan in h. l. C'est pendant la nuit, à la dérobee par conséquent et à l'insu de tous, que fut commise la mauvaise action qui va suivre. Le divin Maître n'a pas voulu dire autre chose. — *Superseminavit*, heureuse expression pour indiquer de secondes semences pratiquées peu de temps après d'autres, dans un même champ. — *Zizania* ; plante nommée *ζιζάνιον*, plur. *ζιζάνια*, par les Grecs, *Zavân* par les arabes, et *Zônim*, *זונים*, par le Talmud. Il s'est formé une double opinion parmi les linguistes relativement à cette appellation, les uns lui donnant une origine sémitique, Cf. Buxtorf, Lexic. Talmud. s. v. *זונים*, les autres la croyant dérivée du grec et adoptée par les langues orientales, ce qui paraît aujourd'hui plus probable. L'herbe ainsi désignée ne doit pas différer du « *Lolium temulentum* », ou ivraie, qu'on rencontre presque à chaque pas en Palestine non moins que dans nos contrées. Les graines qu'elle produit, assez semblables à celles du froment, mais en général de couleur noirâtre, sont depuis longtemps renommées pour leurs dangereux effets. Mêlées en partie notable à la nourriture, elles causent le vertige, des convulsions et même

la mort : de là l'épithète d'« infelix » que Virgile donne à l'ivraie dans ses Géorgiques, I, 154. — *Et abiit*. Après avoir réussi à accomplir son œuvre pleine de malice, il se hâte de disparaître. Les actes de ce genre ne sont inouis, paraît-il, ni en Orient, ni même en Occident. Le Dr Robert assure, *Oriental Illustrations*, p. 544, que plus d'un cultivateur indien a vu son champ gâté de la sorte, et pour de longues années, dans l'intervalle d'une nuit. Le Rév. H. Alford raconte dans son commentaire qu'il eut à souffrir lui-même d'une méchanceté du même genre à Gaddesby, comté de Leicester. Ce qui prouve que la malice du monde n'a pas changé.

26. — *Quum crevisset herba*, *ἡ χλόη*, l'herbe déterminée par le récit, c'est-à-dire le blé et l'ivraie tout ensemble. — *Et fructum fecisset* : les deux sortes d'herbe montent peu à peu et produisent chacune son épi. — *Tunc apparuerunt*... Jusqu'à ce moment, il n'avait pas été possible de les distinguer ; le champ paraissait rempli de bon froment ; maintenant on voit qu'il contient aussi une grande quantité de mauvaise herbe. Ce trait est tout à fait conforme à la nature de l'ivraie et à sa ressemblance parfaite avec le froment durant toute la période de leur croissance : tant que leur développement n'est pas complet, l'œil le plus exercé les confondrait neuf fois sur dix ; mais, dès que l'épi est sorti de la gaine, un enfant les distingue sans peine. St. Jérôme avait noté ce fait de ses propres yeux : « *Inter triticum et zizania, quod nos appellamus lolium, quandiu herba est et nondum culmus venit ad spicam, grandis similitudo est, et in discernendo aut nulla aut perdifficilis distantia* ». Comm. in h. l.

27. — *Accedentes autem*... Les serviteurs s'aperçoivent du fâcheux mélange qui apparaît maintenant dans le champ de leur Maître et, ne pouvant en comprendre l'origine, ils s'adressent directement au père de famille pour qu'il veuille bien éclaircir ce mystère. — *Nonne bonum semen*... Ils savent

28. Et ait illis : Inimicus homo hoc fecit. Servi autem dixerunt ei : Vis, imus, et colligimus ea ?

29. Et ait : Non, ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis et triticum.

30. Sinite utraque crescere usque ad messem, et in tempore messis dicam messoribus : Colligite primum zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum; triticum autem congregate in horreum meum.

31. Aliam parabolam proposuit eis, dicens : Simile est regnum cœ-

28. Et il leur dit : L'homme ennemi a fait cela. Mais les serviteurs lui dirent : Nous allons, voulez-vous ? et nous l'arrachons.

29. Et il dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le blé avec elle.

30. Laissez croître l'une et l'autre jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en petits faix pour la brûler, puis rassemblez le froment dans mon grenier.

31. Il leur proposa une autre parabole, disant : Le royaume des cieux

combien il est soigneux et vigilant : évidemment, il n'a pu semer dans son champ qu'un excellent grain; leur étonnement n'en devient que plus grand, le fait que plus inexplicable.

28. — *Inimicus homo hoc fecit.* Le Maître devine sans peine de quel côté doit provenir le mal : c'est son ennemi qui s'est rendu coupable d'un pareil méfait, désireux de satisfaire ainsi un noir projet de vengeance. — *Servi autem dixerunt.* Ces bons serviteurs font preuve d'un vrai zèle pour les intérêts du père de famille : ils s'offrent courageusement pour aller arracher une à une les mauvaises herbes qui remplissent le champ, ce qui ne serait pas une petite peine. — *Vis imus*, en grec θέλω εἶναι ἀπελθόντες... « Vis ergo euntes... »; εἶναι, puisqu'il en est ainsi. — *Colligimus.* le grec emploie le conjonctif délibératif, συλλέγωμεν, qui donne plus de vigueur à la phrase.

29. — *Et ait : Non.* Le Maître n'accepte pas leurs offres de service. Cependant, « zelus quem habent contra zizania non reprehenditur; sed tamen in ordinem redigitur », Bengel. Leur zèle, en effet, quelque grand et quelque désintéressé qu'il fût, était loin d'être bien éclairé, comme le leur indique le père de famille en motivant son refus. — *Ne forte eradicetis simul...* Le danger ne venait plus de la difficulté de distinguer les deux plantes l'une de l'autre, puisque, d'après ce que nous avons dit, l'ivraie se manifestait maintenant avec la différence qui la caractérise, (« apparuerunt et zizania », v. 26); il venait de la difficulté d'arracher la mauvaise herbe sans endommager la bonne. On a remarqué, en effet, dans les champs où l'ivraie et le froment poussent côte à côte, que leurs racines s'entremêlent et s'enlacent, de telle sorte qu'il est impossible d'extraire l'ivraie sans nuire au blé d'une manière considérable.

30. — *Sinite utraque...* Après avoir rejeté le projet imparfait de ses serviteurs, le Maître en propose un autre qui produira le même résultat, sans présenter aucun inconvénient. Il faut laisser croître et mûrir l'ivraie à côté du froment jusqu'à l'époque de la moisson. Alors les deux plantes sont plus distinctes que jamais, et, lorsqu'elles ont été tranchées ensemble par la faucille, il est aisé de les séparer sans nuire aucunement au bon grain. — *Dicam messoribus.* L'ordre que ce cultivateur intelligent donnera aux moissonneurs se décompose en trois parties. Ils devront, en premier lieu, mettre à part toute l'ivraie; cela fait, ils la lieront en gerbes destinées à être toutes jetées au feu, excellente précaution qui anéantira les mauvaises graines qu'elle contient; enfin ils amasseront le blé dans les greniers de la ferme, après l'avoir battu dans le champ même, suivant la mode orientale. Grâce à ces sages précautions, on aura une récolte très-pure, en dépit des machinations perfides de l'homme ennemi.

7^e Troisième parabole du royaume des cieux : le grain de sénevé, vv. 31 et 32. Parall. Marc. iv, 30-32; Luc. xiii, 18 et 19.

31. — *Aliam parabolam.* S. Jean Chrysostôme marque en ces termes la connexion qui existe entre cette parabole et les deux précédentes : « Quia dixit ex semine tres partes perire unamque servari, et in hac quoque servata parte tot tantaque imminere detrimenta, ne dicerent : Et quoniam quantumque numero fideles erunt? hunc quoque metum aufert, illos per parabolam sinapis ad fidem inducens, ostendensque prædicationem ubique pervasuram esse. Ideo oleris imaginem in medium adduxit huic argumento admodum opportunam », Hom. xlvii in Matth. Il s'agit donc pour la troisième fois de semence ;

est semblable à un grain de sénévé qu'un homme a pris et a semé dans son champ.

32. A la vérité c'est la plus petite de toutes les semences, mais, quand elle a crû, elle est plus grande que tous les herbages et devient un

lorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo.

Marc., 4, 31; Luc., 13, 19.

32. Quod minimum quidem est omnibus seminibus : cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres

mais tandis que les deux premières paraboles avaient reçu des développements assez considérables, celle-ci et les quatre suivantes sont simplement dessinées d'après leurs principaux contours. — *Grano sinapis*. La plante qui sert de base à cette parabole est, suivant toute probabilité, la « sinapis nigra » de Linné, la moutarde, comme nous l'appelons vulgairement en France. On l'a toujours volontiers cultivée dans les jardins de Palestine : elle croît même à l'état sauvage dans la plus grande partie de l'Orient. Sa graine consiste en de petits globules ronds, renfermés dans une gousse, au nombre de 4 à 6.

32. — *Quod minimum quidem est...* Cette graine, continue le Sauveur, est la plus petite de toutes les semences. Le grec a seulement le comparatif μικρότερον; mais cela ne change rien au sens, ce comparatif étant évidemment employé pour le superlatif μικρότατον. En soi et d'une manière absolue, il n'est pas exact de dire que la graine de sénévé est la plus petite de toutes; c'est du moins l'une des plus menues parmi celles que l'on semait en Orient : aussi était-elle devenue proverbiale pour désigner une quantité à peine perceptible. « Pro quantitate grani sinapis, pro quantitate guttulæ sinapis », ces formules reviennent à chaque instant dans le Talmud, comme synonymes d'une dimension très-minime. Le Coran parle dans le même sens, Surate 34. Cf. Matth. xvii, 20. Jésus-Christ emploie donc cet exemple à la façon de ses compatriotes. Or, « in proverbialibus sententiis, non solemus philosophice et subtiliter, sed populariter et ex vulgi opinione loqui », Maldonat; Cf. Lightfoot, *Hor. Talmud.* in Matth. h. l. — *Omnibus seminibus* : cet ablatif est irrégulier; mais le traducteur latin a conservé avec le superlatif la construction exigée par le comparatif. — *Quum creverit*, lorsqu'il sera parvenu à sa pleine croissance. — *Majus est omnibus oleribus*; assertion qui se réalise à la lettre en Palestine, comme nous l'apprennent de nombreux documents anciens et modernes. La « sinapis nigra » atteint facilement là-bas une hauteur de dix pieds. Les voyageurs Irby et Mangles rencontrèrent dans la vallée du Jourdain une petite plaine qui en était couverte, et cette plante montait aussi haut que la tête de leurs chevaux. Le Dr Thomson en vit d'autres

échantillons qui dépassaient la tête d'un cavalier. Ces traits nous aident à comprendre les faits suivants racontés par le Talmud : « R. Simon dixit : Caulis sinapis erat mihi in agro meo, in quam ego scandere solitus sum, ita ut scandere solent in ficum », Hieros. Peah, f. 20, 2. « Dixit R. Joseph exemplum esse de aliquo quod reliquerit ei pater ejus tres caules sinapis, e quibus avulso uno, inventi erant in eo novem cabi seu modii sinapis, et lignis ejus contexebant tabernacula figulorum », Kethub. f. 3, 2. — *Et fit arbor*. Plusieurs auteurs, prenant ces mots à la lettre, ont supposé que Jésus voulait parler dans cette parabole, non de la plante herbacée que nous avons décrite, mais d'un arbre proprement dit, de l'arbre à moutarde ou « *Salvadora persica* » qui croît en divers endroits de la Terre Sainte, et spécialement aux environs de la mer Morte. Toutefois, cette opinion est communément rejetée par les exégètes, soit parce que Notre-Seigneur a lui-même formellement classé parmi les légumes (« majus est omnibus oleribus ») le végétal auquel il emprunte les divers traits de cette parabole, soit parce que l'expression « fit arbor » est suffisamment justifiée par les dimensions prodigieuses auxquelles le sénévé parvient en Orient. — *Ita ut volucres celi...* Trait gracieux qui a pour but de montrer les développements considérables de ce qui n'était naguère qu'une graine bien petite : Maldonat le confirme d'après des scènes dont il avait été fréquemment témoin en Espagne. « Amant vehementer aves ejus (sinapis) granum : itaque quum fervente æstate maturavit, in ejus ramis ut semen edant insidere solent : quas etiam multæ sint, possunt infracti sustinere », Comm. in h. l. — *Et habitent...* Ils s'y perchent non-seulement pour manger plus commodément les graines, mais pour y passer la nuit. « Habitare » n'a pas ici le sens de « nidulari » que lui attribuent quelques exégètes à la suite d'Erasme. — Le but de cette parabole est facile à découvrir : de même qu'un grain de sénévé, malgré sa petitesse proverbiale, donne bientôt naissance à une plante qu'on peut comparer à un arbre ; de même le royaume des cieux, faible et à peine perceptible à son début, acquiert en peu de temps des proportions étonnantes.

cœli veniant, et habitent in ramis ejus.

33. Aliam parabolam locutus est eis. Simile est regnum cœlorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum.

Luc. 13, 21.

et tous les peuples (ἔθνη πολλὰ πετεινῶν, Hom.) viennent lui demander un abri. Les Pères ont exprimé cette idée avec leur éloquence accoutumée : « Prædicatio Evangelii minima est omnibus disciplinis. Ad primam quippe doctrinam, fidem non habet veritatis, hominem Deum, Deum mortuum, et scandalum crucis prædicans. Confer hujusmodi doctrinam dogmatibus philosophorum et libris eorum, splendori eloquentiæ et compositioni sermonum, et videbis quanto minor sit ceteris seminibus sementis Evangelii. Sed illa quum creverit, nihil vividum, nihil vitale demonstrat, sed totum flaccidum marcidumque. Hæc autem prædicatio, quæ parva videbatur in principio, quum vel in anima credentis vel in toto mundo sata fuerit, non exurgit in olera, sed crescit in arborem ». S. Jérôme, Comm. in h. l. Cf. August. Serm. XLIV, 2.

8. Quatrième parabole : le levain, γ. 33. Parall. Luc. xiii, 20 et 21.

33. — *Aliam parabolam.* On a depuis longtemps observé que, parmi les sept paraboles du royaume des cieux, il y en a six qui sont accouplées deux à deux par la signification à peu près identique qu'elles présentent : ce sont la troisième et la quatrième, la cinquième et la sixième, la seconde et la septième. Dans la troisième parabole, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était proposé, comme nous venons de le voir, de prophétiser le développement progressif de son royaume, et d'indiquer la force mystérieuse mais active qui produisait ce développement. Il continue, dans la parabole du levain, d'exprimer la même pensée à l'aide d'une autre image, de manière à la présenter ainsi sous une face nouvelle. — *Fermento* : l'étymologie de ce mot est instructive. « Fermentum », primitivement « fervimentum », dérive de « ferveo » ; de même en grec ζύμη de ζέω, de même en français, « levain » du bas-latin « levare ». Dans ces trois langues, le nom indique très-clairement l'effet. Le royaume des cieux ressemble donc, nous dit Jésus, à une certaine quantité de levain : on voit par là son énergie intrinsèque et pénétrante. — *Quod... mulier* : c'est

arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses rameaux.

33. Il leur dit une autre parabole : Le royaume du ciel est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout ait fermenté.

la femme qui, au sein de la famille, est d'ordinaire chargée de pétrir le pain, surtout en Orient ; Cf. Levit. xxvi, 26 ; de là le nom de γυναῖκες σιτοποιοί chez les Grecs. — *Abscondit*, c'est-à-dire « miscuit » : le levain, bien mêlé à la pâte, disparaît bientôt complètement, comme si on eût voulu le cacher à dessein. — *In farinæ satis tribus.* « Satum » vient du grec σάτον, lequel dérive lui-même de l'hébreu סֵאֵה, *seah*, par l'intermédiaire du Chaldéen סָאָה, *sāta*. Or, le seah était une mesure juive équivalente à un épha, à deux hin, à vingt-quatre log, en fin de compte au contenu de 144 œufs. D'après l'historien Josèphe, Antiq. ix, 2, le seah correspondait à un boisseau et demi d'Italie. Il semble que trois de ces mesures formaient la quantité habituelle de farine que l'on pétrissait à la fois ; Cf. Gen. xviii, 6 ; Jud. vi, 19 ; 1 Reg. ii, 24. — *Fermentatum est totum* : le levain, mélangé à cette masse de farine, agit aussitôt sur elle et la fait fermenter tout entière. « Voyez, s'écriait S. Paul, quelle petite quantité de levain suffit pour préparer une grande quantité de pain ! » 1 Cor. v, 6. Ici encore, comme dans la parabole du grain de sénevé, nous avons de grands effets produits rapidement par des causes qui semblent n'avoir avec eux aucune proportion réelle. Mais ce n'est pas une répétition pure et simple d'une même pensée. La parabole précédente montrait le royaume de Dieu grandissant et se manifestant au-dehors ; celle-ci fait voir davantage l'action secrète de l'Évangile, ses qualités assimilantes, la manière dont il envahit et compénètre les éléments étrangers placés à sa portée. C'est ce que disait Clément d'Alexandrie dans son beau langage : Le royaume des cieux est comparé au levain, ὅτι ἡ ἰσχύς τοῦ λόγου σύντομος οὕσα καὶ δυνατή, πάντα τὸν καταδεχόμενον καὶ ἐντὸς ἑαυτοῦ κησάμενον αὐτὴν, ἐπιεχυμένους τε καὶ ἀφανῶς πρὸς ἑαυτὴν εἰσέρχεται, καὶ τὸ πᾶν αὐτοῦ σύστημα εἰς ἐνότητα συνάγει. Cité par Trench, Notes on the Parables, in h. l. Quelle étonnante fermentation produite dans l'humanité par la prédication de l'Évangile !

34. Jésus dit toutes ces choses en paraboles à la foule et il ne leur parlait pas sans paraboles ;

35. Afin que s'accomplît ce qui avait été prédit par le prophète,

34. Hæc omnia locutus est Jesus in parabolis ad turbas, et sine parabolis non loquebatur eis :

35. Ut impleretur quod dictum erat per prophetam dicentem : Ape-

9° Réflexion de l'évangéliste touchant la nouvelle méthode d'enseignement du Sauveur, §§. 34 et 35.

34. — *Hæc omnia*, c'est-à-dire les quatre premières paraboles du royaume des cieux, v. 3-9, 24-31. — *Ad turbas*, Cf. v. 2 ; par opposition aux disciples qui seuls entendirent les trois autres paraboles et les différentes explications rattachées par Jésus à son nouveau genre de prédication, v. 10-23, 37-52. — *Et sine parabolis non loquebatur*. Il ne faudrait pas presser le sens de cette réflexion et l'appliquer à tout le reste de la Vie publique de Notre-Seigneur, car nous verrons encore Jésus employer parfois devant la foule l'enseignement direct. L'évangéliste veut surtout désigner la période actuelle : κατὰ τὸν καιρὸν ἐκείνον, dit fort bien Euthymius.

35. — *Ut impleretur*. La conjonction « ut » signifie, comme dans toutes les formules semblables, « eo fine ut ». Jésus-Christ cite au peuple de nombreuses paraboles, non-seulement parce que les Juifs aimaient cette forme de prédication, non-seulement parce qu'il voulait châtier leur incrédulité en leur présentant la vérité couverte d'un voile, Cf. v. 11-17, mais encore parce que les Ecritures avaient annoncé, quoique d'une façon toute mystérieuse, que le Messie devait agir ainsi. S. Matthieu ne perd pas un seul instant de vue le but qu'il s'est tracé : il profite de toutes les occasions pour montrer que les moindres traits de la vie de Jésus ont été prophétisés dans l'Ancien Testament. — *Quod dictum erat*... Le passage qui suit étant tiré du psaume LXXVII, LXXVIII d'après l'hébreu, et ce psaume étant attribué à Asaph dans l'inscription qui le précède (Vulg. « intellectus Asaph », ou plutôt : Poésie didactique d'Asaph), c'est ce Léviète célèbre, qui est désigné par les mots *per Prophetam* : il porte en effet dans la Bible, III Par. XXIX, 30, le nom de דוד, « voyant », qui équivaut au titre de Prophète. Plusieurs anciens manuscrits et quelques Pères ont ajouté par erreur Ἡσαίου dans le texte grec après διὰ τοῦ προφήτου : cette interpolation provient sans doute d'une glose marginale Ἀσάφ, faussée par quelque copiste maladroit et introduite plus tard dans le texte. — *Aperiam in parabolis*... « Ecoute, ô peuple, ma doctrine ; prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche. Car je vais ouvrir la bouche pour m'exprimer en paraboles, je vais raconter les mystères des temps anciens ». Ainsi commence, d'après l'hébreu, le psaume

cité par S. Matthieu, et dans lequel Asaph célèbre les actions merveilleuses opérées par Jéhova en faveur de son peuple depuis la sortie d'Egypte. Le poète appelle paraboles, מִשְׁל, et énigmes, אֲבֻסְדִּיתָּ, les grandes choses que le Seigneur avait daigné accomplir pour sauver Israël et pour l'installer heureusement dans la Terre promise : pour des yeux divinement éclairés, comme l'étaient les siens, ces faits éclatants renfermaient des enseignements prophétiques et pleins de mystères qui intéressaient toutes les générations à venir. C'est pourquoi il les chantait avec un saint enthousiasme : *eruc-tabo*, ἐρεῦσμαι, (אֲרֻכָּה), à la manière d'une fontaine dont les eaux sortent en bouillonnant. « Ἐρεῦσμαι denotat scaturiginem præ copia et impetu sonoram ». Bengel. Cependant Asaph, en écrivant ce verset, ignorait selon toute vraisemblance qu'il servait personnellement de type au Messie, lequel viendrait réaliser un jour dans sa plénitude le rôle qu'il ne jouait lui-même qu'en passant. Mais l'Esprit-Saint, inspirateur de ces lignes, le savait, et c'est lui qui révéla à S. Matthieu leur sens messianique demeuré caché pendant plusieurs siècles. « Ex quo intelligimus, concludit S. Jérôme, universa illa quæ scripta sunt parabolice sentienda ; nec manifestam tantum sonare litteram, sed et abscondita sacramenta », Comm. in h. l. — *A constitutione mundi* ; l'hébreu dit seulement מִקְדָּם, « ab olim » (LXX, ἀπ' ἀρχῆς), c'est-à-dire depuis les temps les plus reculés de l'histoire juive. L'évangéliste, avec sa liberté accoutumée, remonte jusqu'aux premiers jours du monde, afin de pouvoir mieux appliquer ce passage à Notre-Seigneur Jésus-Christ. En effet, tandis qu'Asaph divulguait seulement les mystères de l'histoire des Hébreux, Jésus dévoilait ceux qui étaient renfermés dans l'histoire de toute l'humanité depuis la création. Ainsi donc, le Sauveur, en imitant le genre littéraire employé autrefois par le Prophète, son représentant mystique, accomplissait un oracle du Saint-Esprit qui se rapportait finalement, quoique d'une manière indirecte, à sa personne sacrée. — On le voit, S. Matthieu nous fait connaître au moyen de cette citation, un nouveau motif de la méthode d'enseignement récemment adoptée par Jésus-Christ. L'auteur du livre de l'Ecclesiastique, faisant la description d'un sage, n'avait-il pas dit que « l'homme sage doit entrer dans les mystères des para-

riam in parabolis os meum, eructabo abscondita a constitutione mundi.

Psal. 77, 2.

36. Tunc, dimissis turbis, venit in domum : et accesserunt ad eum discipuli ejus, dicentes : Edissere nobis parabolam zizaniorum agri.

Marc., 4, 44.

37. Qui respondens, ait illis : qui seminat bonum semen, est Filius hominis.

38. Ager autem, est mundus. Bo-

disant : J'ouvrirai ma bouche pour des paraboles, et je révélerai des choses cachées depuis la formation du monde.

36. Alors, renvoyant la foule, il vint à la maison et ses disciples s'approchèrent de lui, disant : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie dans le champ.

37. Il leur répondit : Celui qui sème une bonne semence, c'est le Fils de l'homme.

38. Et le champ, c'est le monde.

boles, qu'il pénétrera le secret des proverbes, et qu'il se nourrira du sens caché des paraboles? » Eccli. xxxix, 1. 3. Puisque, dans le pays et à l'époque du Christ, l'idée de la sagesse s'alliait si étroitement à l'usage des paraboles, et cela non point par suite d'un caprice de la foule, mais d'après la définition même des livres inspirés, « il convenait à Jésus de se conformer à cette manière de voir ; si profondément enracinée dans les esprits, de façon à se concilier l'attention et le respect que méritait un sage, » Card. Wiseman, *Mélanges religieux : Les Paraboles*, page 27.

10^e Interprétation de la parabole de l'ivraie, pp. 34-43.

36. — *Tunc, dimissis turbis.* — Après avoir prononcé la quatrième parabole, v. 33, Jésus descendit de la barque sur laquelle il était monté pour parler plus commodément à son vaste auditoire, Cf. v. 2, et congédia doucement la foule. — *Venit in domum* ; εις την οικίαν, dit le grec en employant l'article : il s'agit donc de la même maison qu'au v. 1. (Voir l'explication). — *Et accesserunt ad eum...* Confondus jusqu'alors avec le reste des auditeurs, les disciples profitent du premier moment où ils se trouvent seuls avec leur Maître pour lui demander plusieurs explications dont ils avaient besoin. Ils commencèrent naturellement par la question du v. 40, à laquelle ils en joignirent une seconde, comme nous l'avons vu d'après S. Luc, viii, 9 : « Interrogabant eum discipuli ejus quæ esset hæc parabola » (scil. seminantis ; viii 9). Puis, quand Jésus eût daigné leur faire la double réponse que nous avons expliquée, v. 41-43, ils ajoutèrent : *Edissere nobis...*, ce qui nous a valu l'interprétation authentique d'une seconde parabole relative au royaume des cieux. Le verbe « edissere » signifie « explicare », ἐρμηνεύειν, selon l'excellente traduction d'Hésychius. — *Parabolam*

zizaniorum. Cette parabole offrait une difficulté sérieuse : pourquoi, en effet, l'ivraie dans le royaume des cieux ? Les Apôtres n'avaient pas réussi à comprendre la présence du mal dans le séjour par excellence du bien sous toutes ses formes.

37. — *Qui respondens.* Le bon Maître accède volontiers à leur désir et, dans un style clair et concis, il leur explique la parabole de l'ivraie de même qu'il avait interprété auparavant celle de la semence. — *Bonum semen.* Deux semeurs bien différents l'un de l'autre étaient apparus tour à tour sur la scène, pour répandre, l'un le bon grain, l'autre l'ivraie. Le premier, c'est *Filius hominis*, par conséquent Jésus-Christ lui-même ; n'est-il pas, en effet, le propriétaire du champ spirituel de l'Eglise et des saintes âmes figurées par le froment ?

38. — *Ager est mundus.* Le monde, c'est-à-dire non seulement l'Etat juif, comme on l'a quelquefois affirmé, mais l'« orbis terrarum » tout entier. Et pourtant, la parabole n'a directement en vue que le royaume des cieux. Toutefois, le monde d'alors, bien qu'il fût loin d'appartenir dans son intégrité au royaume messianique, est considéré ici en tant qu'il était destiné à former peu à peu l'Eglise chrétienne, après avoir reçu partout la bonne semence de l'Evangile. — *Filii regni* ; hébraïsme pour dire : les sujets, les citoyens du royaume de Dieu ; Cf. viii, 42. Ce sont les bons chrétiens. On leur oppose les *filii nequam*, d'après le grec « les fils du méchant » ou du démon, οἱ υἱοὶ τοῦ πονηροῦ. Il faut entendre par là les impies et les pécheurs qui imitent les œuvres et la conduite perverses du démon. Dans l'Eglise, comme dans le champ signalé par Jésus, il y a donc et il y aura jusqu'à la fin des temps le mal à côté du bien ; car, dit S. Augustin, « alia est agri conditio, alia quies horrei... Quibus parabolis et figuris Ecclesia prænuntiata est usque ad finem sæculi bonos et malos simul

Or, la bonne sème, ce sont les enfants du royaume, et l'ivraie, les enfants du mauvais.

39. Et l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; la moisson, c'est la consommation du siècle, et les moissonneurs, ce sont les anges.

40. De même donc que l'ivraie est arrachée et brûlée dans le feu, ainsi en sera-t-il à la consommation des siècles.

41. Le Fils de l'homme enverra ses anges, ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui opèrent l'iniquité;

num vero semē, hi sunt filii regni. Zizania autem, filii sunt nequam.

39. Inimicus autem qui seminavit ea, est diabolus. Messis vero, consummatio sæculi est. Messores autem, angeli sunt.

Apoc. 14, 15.

40. Sicut ergo colliguntur zizania, et igni comburantur: sic erit in consummatione sæculi.

41. Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem:

nabitura, ita ut mali bonis obesse non possint, quum vel ignorantur, vel pro pace et tranquillitate Ecclesiæ tolerantur si eos tradi aut accusari non oportuerit, aut aliis bonis non potuerint demonstrari: ita sane ut neque emendationis vigilantia quiescat, corripiendo, degradando, excommunicando... ne forte aut indisciplina patientia foveat iniquitatem, aut impatiens disciplina dissipet unitatem », ad Donat. post. Coll. v.

39. — *Inimicus autem... diabolus*; le *πονηρός* du v. précédent. Méchant par sa nature. que peut-il produire sinon le mal? Il est appelé ennemi par antonomase, c'est-à-dire l'ennemi du Christ et de son royaume. Satan et le Messie travaillent donc à côté l'un de l'autre dans le grand champ du monde: mais le premier fait le mal tandis que le second fait le bien; le premier n'a qu'un souci, celui de détruire selon la mesure de ses forces les heureux résultats opérés par son rival. — *Qui seminavit ea*; c'est au démon et à ses opérations funestes et à son esprit pervers qu'il communique à un certain nombre d'hommes, c'est à lui seul et nullement à Dieu qu'il faut attribuer le mal moral qui existe en ce monde. Toute la mauvaise graine qui envahit le champ a été semée par lui. — *Consummatio sæculi*, la fin du siècle présent, du *עולם הזה*, comme disaient les Rabbins, suivie du jugement messianique, qui inaugurera la période éternelle du royaume des cieux dans son état transfiguré. — *Messores angeli*. Il est plusieurs autres traits particuliers de la parabole que Jésus n'explique point: mais, après les détails qu'il vient de donner, il était si facile de compléter l'interprétation! Il est évident, par exemple, que les serviteurs du père de famille, c'est-à-dire du Fils de l'homme, Cf. v. 37, représentent les Apôtres qui, plus d'une fois,

pressés par leur zèle, auraient voulu extirper imprudemment les mauvaises herbes plantées dans le champ messianique, au risque d'arracher en même temps les bonnes.

40. — A partir de cet endroit, Jésus-Christ donne un peu plus d'ampleur à son explication: au lieu des indications rapides qu'il s'était contenté de tracer jusqu'ici, il donne une description complète et solennelle du sort final des bons et des méchants. — *Sicut ergo colliguntur...* « Eleganter docet Jesus malos homines sapientissimo Dei consilio nunc tolerari », Rosenmüller in h. l. Cependant, il n'en sera pas toujours ainsi: il viendra une heure terrible où le mal cessera tout à coup d'être souffert à côté du bien dans le royaume des cieux, et alors il sera fauché, jeté au feu comme l'ivraie de la parabole. En attendant, ce mélange de bien et de mal que Dieu tolère dans son Eglise est un mystère profond, qui a souvent exercé la sagacité des théologiens et de nos grands orateurs. Voir Bourdaloue, Sermon v pour le 5^e dimanche après l'Epiph.: Sur la société des justes avec les pécheurs; Massillon, sermon xx, Mardi de la troisième semaine de Carême: Sur le mélange des bons et des méchants.

41. — *Et colligent*, image poétique: les anges moissonneront en quelque sorte les méchants. — *Omnia scandala*, les scandales des doctrines hérétiques, des principes corrupteurs, des péchés de tout genre; ou plutôt, les auteurs de ces différentes espèces de scandales; car l'abstrait est employé ici pour le concret, comme le reconnaissait déjà Euthymius: *σκάνδαλα καὶ ποιούντας τὴν ἀνομίαν τοὺς αὐτοὺς ὀνομάζει*, S. Augustin, jouant sur le mot « colligent », s'exprime ainsi: « Hoc est, rapaces cum rapacibus, adulteros cum adulteris, homicidas cum homicidis, fures

42. Et mittent eos in caminum ignis. Ibi erit fletus, et stridor dentium.

43. Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno patris eorum. Qui habet aures audiendi, audiat.

Sap. 3, 7; Dan. 12, 3.

44. Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ

42. Et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

43. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

44. Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il

cum furibus, derisores cum derisoribus, similes cum similibus ». pensée que Dante a réalisée, matérialisée dans son Enfer. — Le triage dont parle Jésus a lieu dès maintenant, à la mort de chaque individu ; mais il se fera en grand et d'une manière décisive à la fin des temps.

42. — *In caminum ignis*. Cf. vi, 30. L'enfer, avec son feu vengeur, est comparé à une fournaise ardente où les damnés seront torturés affreusement. Peut-être y a-t-il dans cette expression une allusion à un supplice spécial, très-fréquent dans l'antiquité, qui consistait à jeter le condamné dans un four embrasé. Cf. Deut. III, 19 et ss. — *Ibi erit fletus...* : symbole des tourments atroces que les méchants auront à endurer éternellement ; Cf. VIII, 12 « Fletus ex dolore, stridor dentium ex furore », S. Bernard.

43. — *Tunc justi*. Jésus mentionne aussi, par mode de contraste et pour ne point finir par un tableau si désolant, la récompense incomparable que les bons, les « fils du royaume », recevront à jamais dans le ciel. — *Fulgebunt*, « effulgebunt » d'après le texte grec, ἐκλάμψουσιν. Cet éclat resplendissant des justes figure le bonheur, la gloire dont ils seront inondés auprès de Dieu (Cf. Dan. XII, 3), de Dieu que Notre-Seigneur appelle délicatement leur Père à eux, *Patris eorum*, pour montrer la douceur des relations qu'ils auront perpétuellement avec lui. — *Qui habet aures...* ; Cf. XI, 15. A la fin de ce commentaire, qui contient des vérités si importantes, Jésus-Christ ajoute pour ses disciples, comme autrefois pour toute la foule, un appel pressant à de sérieuses réflexions.

11° Cinquième parabole du royaume des cieux : le trésor caché, 7. 44.

44. — *Simile est regnum cœlorum*. Ainsi qu'on l'a indiqué plus haut (voir la note du 7. 33) la cinquième et la sixième paraboles sont associées pour exprimer une même idée, comme l'avaient été la troisième et la quatrième. Plus haut, Jésus s'était proposé de décrire la force, l'efficacité du royaume des cieux ; maintenant il en veut décrire le prix et

la valeur. Là, le royaume messianique nous avait été présenté en lui-même et objectivement ; ici nous le voyons davantage au subjectif, et nous apprenons ce que nous devons faire pour nous l'approprier. La cinquième parabole, de même que les deux suivantes, semble n'avoir été prononcée que devant le cercle intime des disciples ; Cf. 7. 36. On ne les trouve que dans le premier Evangile. — *Thesauro* : il faut conserver à ce mot son acception générale et populaire. Il est défini en ce sens par le jurisconsulte Paulus : « Thesaurus est tam vetus depositio pecuniæ, ut ejus non exstet memoria et jam dominum non habeat ». Il s'agit donc en ce passage d'un vrai trésor d'or ou d'argent et non, comme le veut Schöttgen, d'une « frumenticia in agro defossa », ce qui n'est pas naturel. — *Abscondito in agro*. L'Oriental, au caractère soupçonneux, a toujours aimé à enfouir ses objets les plus précieux, supposant que c'était le meilleur moyen de les mettre en sûreté. Ce que faisaient sous ce rapport les habitants de la Palestine, Cf. Jerem. XII, 8 ; Job. III, 21 ; Prov. II, 4, leurs successeurs le font encore aujourd'hui pour soustraire leurs richesses aux atteintes des Arabes maraudeurs. Aussi, les fouilles pratiquées en divers lieux de la Terre Sainte par les voyageurs européens dans l'intérêt de la science présentent-elles souvent de grandes difficultés, parce que les indigènes supposent toujours qu'elles sont motivées par la recherche de quelque trésor. — *Abscondit*. Après son heureuse découverte, l'heureux homme dont parle Jésus-Christ s'empresse de confier de nouveau à la terre les richesses qu'il a trouvées : c'est une précaution jalouse pour s'en assurer l'entière possession, comme on le voit par le contexte. — *Præ gaudio illius*, scil. « thesauri » ; c'est le génitif de l'objet. On pourrait le traduire ainsi : Par suite de la joie que lui avait causée cette trouvaille inespérée. — *Vendit universa...*, il s'appauvrit momentanément pour s'enrichir à tout jamais. Il lui faut une somme dont il puisse disposer immédiatement, et, pour se la procurer, il n'hésite pas à vendre tout ce qu'il possède :

cache, et dans sa joie il va, et il vend tout ce qu'il a et il achète ce champ.

45. Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherchait de bonnes perles.

46. Or, ayant trouvé une perle précieuse, il s'en alla et vendit tout ce qu'il avait et l'acheta.

47. Le royaume des cieux est

gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum.

45. Iterum simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas.

46. Inventa autem una pretiosa margarita, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam.

47. Iterum simile est regnum cœ-

peut-être perdra-t-il d'abord quelque chose, mais il sait qu'il y aura bientôt pour lui une ample compensation. — *Et emit agrum illum*, et en même temps le précieux trésor dont il jouira sa vie durant. Jésus n'apprécie pas la moralité de cette conduite; il se borne à mentionner un exemple, qu'il propose à tous d'imiter en ce qui concerne l'acquisition du royaume des cieux. Du reste, d'après la coutume juive de cette époque, confirmée par l'enseignement des Rabbins, chacun était censé le propriétaire absolu de tout ce qu'il trouvait dans ses biens meubles ou immeubles : « Si quis fructus emerit a proximo, et in illis invenerit nummos, ecce ipsius sunt », Bav. Mez. II, 4. « Rabbi Emi (c'était son nom) invenit urnam denariorum... Agrum ergo emit ut pleno jure thesaurum possideret », ibid. f. 28, 2. Aussi, dans les contrats de vente, pour prévenir toute cause de discussion et de litige, avait-on l'habitude d'insérer la formule suivante : « J'achète cet objet avec tout ce qui est dessus ou dedans ». D'après le droit romain, les trésors découverts par le propriétaire d'un immeuble lui appartenaient en entier : trouvés sur le bien d'un autre, ils devaient être partagés avec le propriétaire. — La morale de cette parabole est bien claire; le trésor, c'est la foi, l'Evangile, la vérité chrétienne; quand Dieu daigne nous le faire rencontrer, nous devons aussitôt nous efforcer de l'acquérir au prix des plus grands sacrifices, sans hésiter à nous dépouiller de tout, s'il le faut, pour en faire notre possession privée.

12^e Sixième parabole du royaume des cieux : la perle, §§. 45 et 46.

45. — *Homini negotiatori*. Cf. §. 24. Le royaume des cieux ressemble moins à ce négociant qu'à l'ensemble de sa conduite, telle qu'elle sera décrite dans les §§. 45 et 46 par le divin Maître. — *Quærenti bonas margaritas* : c'est en cela que consiste sa profession; il est marchand de perles, « margaritarius », comme disaient les anciens. Mais il ne veut que d'excellentes perles. Or, il en existe de qualité commune, inférieure même (voir dans

Bochart. Hierozolcon II, 4, 5-8, dans Pline, Hist. Nat. IX, 35, et dans Origène. Comm. in Matth. h. I., les appréciations des anciens à ce sujet). Pour en avoir de bonnes, il faut donc les chercher, et c'est ce que fait notre marchand. L'idée principale de la sixième parabole, ce qui la distingue de la cinquième, est renfermé par conséquent dans le mot « quærenti ». Précédemment, on trouvait sans chercher; cette fois on ne trouve qu'après de longues et sérieuses recherches.

46. — *Inventa una pretiosa*. Les fatigues du négociant sont enfin récompensées; il rencontre une perle d'un grand prix qui suffira pour faire sa fortune. « Una » est emphatique; une seule, mais elle est précieuse. Les anciens attachaient en effet aux belles perles une immense valeur, c'était pour eux, au témoignage de Pline, le plus estimable des bijoux. « Principium culmenque omnium rerum pretii margaritæ tenent », Hist. Nat. IX, 45. — *Abiit*, il s'en retourne promptement dans son pays, car il est allé au loin pour la trouver, vend tous ses biens et revient au plus vite l'acheter. — Conclusion pratique : « Discite lapides æstimare, negotiatores regni cœlorum », S. August. Serm. XXXVII, 3. L'Evangile est une perle sans pareille que nous devons chercher patiemment, acquérir généreusement; Cf. Ps. XVIII, 44; cxviii, 427. « Viden' quomodo prædicatio in mundo sit occulta, et in prædicatione quot sint bona? Ac nisi omnia venderis non emes illam; nisi sollicito animo quæseris non invenies. Duo igitur necessaria sunt, sæcularium rerum abdicatio, et summa vigilantia », S. Jean Chrysost. Hom. XLVII in Matth. Le caractère unique de la perle précieuse rappelle, d'après le même Père, que la vérité est une, et qu'il ne saurait y avoir plusieurs fois chrétiennes distinctes les unes des autres.

13^e Septième parabole du royaume des cieux : le filet, §§. 47-50.

47. — *Iterum simile est*. Un lecteur superficiel pourrait s'imaginer aisément que cette parabole est une répétition pure et simple de la seconde, car il existe entre elles, nous l'a-

lorum sagenæ missæ in mare, et ex omni genere piscium congreganti.

48. Quam, cum impleta esset, educentes, et secus littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt.

49. Sic erit in consummatione sæculi : exibunt angeli, et separabunt malos de medio iustorum ;

50. Et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus, et stridor dentium.

encore semblable à un filet jeté dans la mer et qui ramasse des poissons de toute sorte.

48. Lorsqu'il est plein on le retire et, s'asseyant sur le rivage, on choisit les bons qu'on met dans des vases et on jette les mauvais dehors.

39. Ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle ; les anges viendront et sépareront les mauvais du milieu des justes,

50. Et les jetteront dans la fournaise de feu. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents.

vons dit, une certaine analogie. Le filet rempli de poissons bons et mauvais, de même que le champ qui produit l'ivraie à côté du froment, ne nous apprend-il pas que l'Eglise de Jésus-Christ, aussi longtemps qu'elle subsistera sur la terre, sera formée d'un mélange hétérogène de bien et de mal ? Oui sans doute, mais les différences sont plus grandes encore et plus profondes que la ressemblance. Là, Jésus-Christ avait insisté sur la coexistence actuelle des justes et des impies au sein de son royaume ; ici, il appuie davantage sur leur séparation future. Là, on voyait les méchants semés par l'ennemi dans le champ messianique, et le père de famille ne permettait pas qu'on les en arrachât ; ici, ils sont séparés violemment des bons par l'ordre de Dieu. Là, il s'agissait du développement progressif du royaume des cieux : ici, c'est sa consommation finale qui est surtout représentée. — *Sagenæ*. Ce mot, venu du grec *σάγην*, dont nous avons fait « seine », désigne un long filet traînant, « vasta sagenæ », comme l'appelle Manilius. On en porte les bouts au moyen de bateaux, de manière à renfermer un grand espace en pleine mer ou en plein lac, puis on rapproche ces bouts, et alors tout ce qui se trouve renfermé dans l'intérieur est pris. Cf. Trench, *Synonyms of the New Testam.* § LXIV. Ce symbole convient à merveille dans la parabole, pour dévoiler l'étendue et le caractère envahissant du royaume de Dieu. — *Missæ in mare*. Le lac fournit à son tour une comparaison. La plupart de celles que nous avons entendues jusqu'ici avaient été empruntées aux champs qui s'étalaient en face de Jésus sur le rivage. — *Ex omni genere piscium*. Ce dernier mot, « piscium », n'est pas dans le texte grec, où on lit seulement *ἐκ παντός γένους* ; mais il est bien dans la pensée, que la Vulgate a rendue plus claire par cette petite addition intelligente.

(De même la version éthiopienne et l'Itala). Tout est donc saisi pêle-mêle dans les plis du filet *πανάγρον*, les mauvais poissons aussi bien que les bons,

Immunda chromis, merito vilissima salpa,
Et nigrum niveo portans in corpore virus
Loligo, dorique sues. Ovide, *Halieuticon*

48. — *Educetes*, trait pittoresque, mais qui n'est qu'un ornement du récit, tandis que le trait suivant, *et secus littus sedentes*, plus pittoresque encore, a une signification réelle dans la parabole, car il indique le soin et l'attention avec lesquels on va procéder au choix des poissons captifs. « In illo, dit encore Ovide, traçant un tableau du même genre,

Cespitè consedi, dum lina madentia sicco,
Utque recenserem captivos ordine pisces. Ibid.

— *Elegerunt bonos in vasa* : construction prégnante pour « elegerunt bonos et miserunt eos in vasa ». Au lieu d'être au masculin, l'adjectif est au neutre dans le texte grec, où il est pris substantivement, *τὰ καλά* ; de même un peu plus bas *τὰ κακά*, au lieu de « malos ». « *Vascula sunt sanctorum sedes, et beatæ vitæ magna secreta* », dit S. Augustin. Serm. CCCLXVIII, 3. — *Foras miserunt*, en dehors du filet, sur le rivage, comme des objets sans valeur, destinés à périr et à se putréfier. Par conséquent, dans l'application, en-dehors du royaume des cieux et du séjour des élus.

49 et 50. — *Sic erit in consummatione* ; Cf. v. 40. Jésus explique rapidement cette parabole, qui ne présentait du reste aucune difficulté sérieuse après l'interprétation qu'il avait faite de celle de l'ivraie. Quand l'heure solennelle de la fin du monde sera venue, Dieu examinera très-attentivement tout ce que contiendra l'Eglise représentée par le filet. Ce sera l'œuvre du jugement final. — *Exibunt angeli...* Cf. les vv. 41 et 42, dont nous avons ici une reproduction à peu près

51. Avez-vous compris tout ceci ? Ils lui dirent : Oui.

52. Il leur dit : C'est ainsi que tout scribe instruit de ce qui concerne le

51. Intellexistis hæc omnia? Dicunt ei : Etiam.

52. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est

littérale. La dernière des paraboles relatives au royaume des cieux nous rappelle d'une manière très-vive l'éternité malheureuse; aussi S. Jean Chrysostôme l'appelle-t-il *φοβεράν παραβολήν*, l. c. De son côté, S. Grégoire-le-Grand écrivait à propos des mots qui la terminent : « Timendum est potius quam exponendum », Hom. xi in Evang. — Elle prouve contre Luther et Calvin que l'Eglise actuelle n'est pas exclusivement un « cœtus prædestinatorum ».

14° Conclusion des paraboles du royaume des cieux, §§. 51 et 52.

51. — Dans le grec, ce verset commence par les mots : *λέγει αὐτοῖς ὁ Ἰησοῦς*, « Dicit eis Jésus », qui manquent dans l'Itala, dans quelques autres versions anciennes, et dans plusieurs manuscrits importants, tout aussi bien que dans la Vulgate. Leur authenticité est très-douteuse et ils sont regardés par les meilleures critiques comme une interpolation. — *Intellexistis hæc omnia* : « Toutes ces choses », c'est-à-dire toutes les paraboles relatives au royaume des cieux, spécialement les trois dernières que les disciples, par un privilège spécial, avaient été seuls à entendre. — *Dicunt ei : Etiam*. Sans hésiter, ils répondent affirmativement à la question du Sauveur. Non qu'ils eussent tout saisi dans le détail; du moins ils avaient pu comprendre la signification générale des paraboles, grâce aux explications que Jésus leur avait données pour les mettre sur la voie des mystères contenus sous l'écorce des comparaisons.

52. — *Ait illis : Ideo*. « Cujus rei Christus, quum dicit Ideo, causam reddat, facile non est dicere », Maldonat. Cependant il n'y a guère que deux manières de rattacher ce mot aux antécédents : 1° puisque je vous ai montré par mes exemples les différentes manières dont on peut prêcher l'Evangile; 2° puisque vous avez compris. Cette seconde liaison semble préférable, parce qu'elle n'est pas tirée d'aussi loin que l'autre. Au reste, les exégètes sont d'accord pour dire que la conséquence exprimée par « ideo » n'est pas très-rigoureuse : *τὸ διὰ τοῦτο*, dit Euthymius, οὐκ ἐστὶ νῦν αἰτιολογικόν, ἀλλὰ βεβαιωτικόν ἀπὸ τοῦ ἀληθούς. « Eh bien! en vérité! » telle serait sa vraie traduction. — *Omnis scriba*. Scribe, non pas dans le sens exclusivement juif de cette expression (Cf. l'explication de II, 4), mais en général, pour signifier : Tout savant, tout docteur. — *Doctus*, d'après le grec *μαθητευθείς*, est un verbe au participe

passé passif, « qui a été instruit, enseigné »; ce n'est pas un adjectif. — *In regno cœlorum*. Le texte grec flotte ici entre *εἰς τὴν βασιλείαν* et *ἐκ βασιλείας*; mais quelle qu'ait été la leçon primitive, on aurait dû mettre le substantif « regnum » à l'accusatif dans la version latine, car cette locution signifie : « Pour le royaume des cieux, en vûe du royaume messianique. » Les docteurs qui ont reçu une instruction particulière, en vue de l'enseignement qu'ils auront eux-mêmes à donner plus tard dans l'Eglise de Dieu, ne sont autres que les Apôtres et généralement tous les prédicateurs de l'Evangile. Jésus va maintenant leur tracer leurs devoirs sous la forme d'une belle comparaison. — *Similis est homini patri-familias*. Les choses matérielles, les coutumes de la vie de famille, vont encore servir à illustrer les choses spirituelles et surnaturelles. — *Qui profert de thesauro suo*. Ici le mot trésor n'a pas le sens spécial qu'il avait au §. 14 : il reprend sa signification primitive de « theca, promptuarium », et désigne tout lieu où l'on renferme des richesses ou des provisions de divers genre, pour en faire usage quand on en aura besoin. Cf. Bretschneider, Lex. manuale græco-latin. in lib. Nov. Test. s. v. *θησαυρός*. — *Nova et vetera*, des objets de toute espèce et de toute saison, les uns déjà anciens, les autres neufs et frais. Le père de famille que Jésus propose comme un modèle à ses disciples est un économe prudent qui, après avoir soigneusement rassemblé des provisions variées, sait les faire servir à propos, selon les besoins et les désirs de ses enfants ou de ses hôtes : il ne donne pas toujours des choses anciennes, il n'en donne pas toujours de nouvelles, mais il mélange habilement les unes et les autres, se conduisant d'après les circonstances. Tel doit être le pasteur des âmes. « Le bon maître, qui a enrichi son esprit des trésors d'une érudition variée, sera toujours prêt, selon les exigences de son enseignement, à mettre la main sur ce qui lui sera nécessaire et à recourir à l'expérience des temps anciens aussi bien qu'à des idées nouvelles : il adaptera à sa doctrine les maximes, les proverbes et les sentences des sages qui ne sont plus, ainsi que les événements de l'histoire; en même temps, il saisira toutes les actualités ou les objets présents et en tirera d'utiles leçons pour ses disciples ». Card. Wiseman, *Mélanges religieux*, etc... I. Paraboles, p. 22. Il faut donc au prédicateur, à l'apôtre, des connaissances abondantes et variées. Notre-

homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes.

Seigneur ne pouvait pas démontrer avec plus de vigueur et en moins de mots l'absolue nécessité d'une grande science pour le prêtre. Quelques Pères ont vu dans les choses anciennes et nouvelles dont parle Jésus l'indication de la Loi et de l'Évangile, de l'Ancien et du Nouveau Testament; mais il vaut mieux conserver aux adjectifs « nova » et « vetera » leur signification générale. —

Nous avons achevé l'explication des Paraboles du royaume des cieux; mais, avant de passer à un autre sujet, il sera bon de jeter un regard rétrospectif sur ces admirables comparaisons et de montrer leur union harmonieuse, au moyen de quelques idées d'ensemble. Chacune d'elles est relative à l'Eglise de Jésus considérée dans toute son étendue, c'est-à-dire depuis sa fondation jusqu'à sa consommation à la fin des temps; mais cette relation n'a pas lieu de la même manière, car elles nous présentent chaque fois le royaume messianique sous un aspect nouveau, sous une de ses faces multiples, de telle sorte que chaque fois aussi, nous recueillons une nouvelle leçon : c'est donc la diversité la plus heureuse dans la plus parfaite unité. Elles nous ont fait assister à la croissance, aux développements du royaume de Dieu sur la terre, depuis sa fondation par Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à sa glorieuse transfiguration dans le ciel, la première commençant précisément par la fondation et la dernière nous conduisant à la consommation. Est-ce à dire cependant, comme on l'a prétendu, qu'elles correspondent toutes, et d'une manière exclusive, à une époque précise de l'histoire ecclésiastique : par exemple, la parabole de la semence au siècle apostolique, celle de l'ivraie à la période des anciennes hérésies, celle du grain de sénevé à l'ère constantinienne, et ainsi de suite? Bengel, entre autres auteurs, l'affirme catégoriquement : « Præter communes et perpetuas regni cœlorum sive Ecclesiæ rationes, conveniunt hæ septem parabolæ, reconditissimum habentes sensum, etiam in periodis et ætates Ecclesiæ diversas. ita quidem ut alia post aliam in complemento incipiat, non tamen prior quælibet ante initium sequentis exeat », Gnomon Novi Testam. in h. l. Mais non! il y a évidemment dans ce système beaucoup d'exagération et beaucoup d'arbitraire; car, si les paraboles ont prophétisé quelque chose, — et il en est ainsi pour un grand nombre d'entre elles, — c'est l'avenir général de l'Eglise plutôt que les traits particuliers de

son histoire, ce sont les lois universelles qui la régiront dans le cours des siècles et non des périodes isolées, déterminées. C'est ainsi que la parabole du semeur expose les motifs du succès et de l'insuccès que rencontre en général la prédication évangélique lorsqu'elle est annoncée au monde. Celle de l'ivraie décrit les obstacles qui attendent le royaume des cieux lorsqu'il a été constitué nouvellement en quelque endroit et qu'il travaille à son développement intime : elle fait en même temps connaître le véritable auteur de cette opposition hostile et prédit le triomphe définitif de l'Évangile. Les deux paraboles suivantes, le grain de sénevé et le levain, expriment la croissance du royaume messianique sur la terre, d'après le double mode par lequel elle se manifeste : il y a l'énergie extrinsèque figurée par le grain de sénevé, et la force intrinsèque figurée par le levain. Les quatre premières paraboles avaient montré le royaume de Dieu s'offrant au monde et l'envahissant peu à peu; celles du trésor caché et de la perle précieuse déclarent ensuite quels sont les devoirs des hommes à son égard et la manière dont ils sont obligés de tout abandonner pour se le procurer, quand ils ont eu le bonheur de le découvrir. Enfin, la parabole du filet fait voir comment le bien et le mal, après avoir longtemps existé l'un auprès de l'autre dans le royaume du Christ, seront séparés éternellement par Dieu à la fin des temps. Il règne donc entre nos sept paraboles un enchaînement logique qui ne laisse rien à désirer et grâce auquel elles s'expliquent et se complètent mutuellement. — En arrivant à la fin de ce premier groupe, nous pouvons maintenant apprécier avec connaissance de cause la beauté des paraboles évangéliques, et comprendre avec quelle justesse S. Bernard pouvait porter sur elles le jugement suivant : « Superficies ipsa, tanquam a foris considerata, decora est valde; et si quis fregerit nucem, intus invenit quod jucundius sit et multo amplius delectabile ». Il n'y a rien dans le langage humain qui puisse leur être comparé sous le triple point de vue de la simplicité, de la grâce et de la richesse intérieure. Ce sont des modèles accomplis et inimitables, de charmants tableaux dans lesquels l'idée dominante est mise en relief par les contrastes les plus frappants, au moyen des couleurs les plus variées. Mais quelque séduisante que soit leur forme extérieure, les vérités qu'elles renferment sont encore mille fois plus admirables. Ce sont des trésors

53. Et lorsque Jésus eut achevé ces paraboles il s'éloigna de là.

54. Et, venant en sa patrie, il les enseignait dans leurs synagogues, de sorte qu'ils s'étonnaient et disaient : D'où vient à celui-ci cette sagesse et cette puissance ?

53. Et factum est, cum consummasset Jesus parabolâs istas, transiit inde.

54. Et veniens in patriam suam, docebat eos in synagogis eorum, ita ut mirarentur, et dicerent : Unde huic sapientia hæc, et virtutes ?

Marc. 6, 4; Luc. 4, 16.

inépuisables de doctrine, de consolation et d'exhortation ; à chaque méditation nouvelle qu'on leur consacre, on y découvre des splendeurs intimes dont on ne s'était pas encore rendu compte. « Simples pour les simples, elles sont assez profondes pour les plus profonds penseurs ; c'est, comme toute l'Écriture, un cours d'eau qu'un agneau peut passer à gué et dans lequel l'éléphant peut nager à son aise », Lisco, die Parabeln Jesu 2^e édit. p. 46.

8. — A une nouvelle série d'attaques, Jésus répond par de nouveaux miracles. xiii, 53-xvi, 12.

Il semble d'abord difficile d'apercevoir le lien qui sert à unir les faits isolés que l'on rencontre dans cette partie du premier Évangile. Mais, en l'étudiant plus attentivement, on ne tarde pas à remarquer qu'il y règne un double courant opposé et, en même temps, dans l'attitude générale du Sauveur, la transformation progressive que nous avons eu déjà l'occasion de signaler. Ce double courant consiste d'une part dans l'incrédulité universelle qui gagne constamment du terrain autour de Jésus ; de l'autre dans la bonté infatigable du divin Maître, qui répond par des bienfaits insignes à l'ingratitude et aux procédés injurieux de la plupart de ses concitoyens. La foi en son rôle messianique, si vive aux premiers jours, amoindrie peu à peu, continue à décroître notablement. Nous avons ici de frappants exemples de ce triste état de choses dans la conduite des habitants de Nazareth et des autorités juives à son égard. Mais Jésus ne se lasse pas de faire le bien, et nous le verrons deux fois de suite procurer une nourriture miraculeuse à des foules considérables. Néanmoins, il se retire discrètement à mesure qu'on se retire de lui. Si la première période de sa Vie publique, l'année heureuse, avait été marquée par des courses apostoliques presque perpétuelles, celle-ci l'est par d'autres voyages non moins fréquents, mais dont le motif est bien différent, car ils avaient pour but de conduire Notre-Seigneur loin des ingrats qui ne veulent plus de lui ou des persécuteurs qui l'attaquent sans ménagement.

1^o Jésus vient à Nazareth où il est une occasion de scandale pour ses compatriotes. xiii, 53-58. Parall. Marc. vi, 1-6.

53 et 54. — *Quum consummasset...*, c'est-à-dire aussitôt après l'intéressante journée qui a rempli la plus grande partie des chapitres xii et xiii. — *Transiit inde*. Il quitta pour un temps les bords du lac de Tibériade, où avaient eu lieu plusieurs des scènes racontées plus haut. Cf. vv. 1 et 2. — *Et veniens in patriam suam*. La patrie proprement dite du Sauveur était Bethléem ; mais ce n'est certainement pas la cité de David que l'Évangéliste veut désigner en cet endroit, puisqu'il n'est question nulle part d'une visite faite par Jésus au lieu de sa naissance, et que d'ailleurs S. Matthieu ne s'occupe, durant toute la Vie publique, que du séjour de Notre-Seigneur en Galilée. Il s'agit donc ici d'une patrie adoptive, et telle était Nazareth, « ubi erat nutritus », Luc. iv, 16 ; Cf. Matth. ii, 23. — *Docebat eos*. Les auditeurs sont vaguement indiqués par l'expression, ainsi qu'il arrive fréquemment dans le premier Évangile, (Cf. la note de iv, 23) ; mais ils sont très-nettement déterminés par le contexte : *δηλαδὴ τοὺς τῆς πατρίδος αὐτοῦ*, dit fort bien Euthymius. — *In synagogis* ; mieux, d'après le texte grec, « in synagoga » au singulier, *ἐν τῇ συναγωγῇ* ; la variante *ἐν ταῖς συναγωγαῖς* semble être une corruption du texte, car Nazareth était une ville bien peu considérable pour avoir plusieurs synagogues. — Ce voyage du Sauveur à Nazareth est l'objet d'une vive controverse. En effet, tandis que les deux premiers synoptiques le racontent à peu près dans les mêmes termes et le placent vers la même période du ministère public de Jésus, S. Luc lui attribue une date beaucoup moins tardive, Cf. iv, 16-30, et ajoute à sa narration des détails très-particuliers, bien que le fond présente dans les trois rédactions des caractères de ressemblance. Ces divergences soulèvent une grosse difficulté d'harmonie évangélique. Sommes-nous en face d'un fait unique ou de deux événements distincts ? — Les exégètes se partagent sur ce point en deux groupes à peu près égaux, les uns identifiant les deux épisodes, les autres les séparant au contraire. Voici les principales raisons alléguées de part

55. Nonne hic est fabri filius?
Nonne mater ejus dicitur Maria, et

55. N'est-ce pas le fils du charpen-
tier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas

et d'autre. Il n'est pas croyable, disent les partisans de la fusion des deux visites en une seule, que Jésus soit revenu à Nazareth après avoir reçu de ses compatriotes la réception odieuse que nous lisons dans S. Luc. En outre, si Notre-Seigneur vint deux fois dans sa patrie, n'est-il pas bien étonnant qu'il ait été traité de la même manière à chacun des séjours qu'il y fit, qu'on lui ait adressé les mêmes paroles, Cf. Luc. iv, 22, qu'il ait cité le même proverbe, Cf. Luc. iv, 24, qu'il ait été empêché de manifester sa puissance miraculeuse, Cf. Luc. iv, 23 ? Il n'y eut donc qu'une seule visite, qui a été rapportée dans tous ses détails par S. Luc, seulement esquissée par les deux autres synoptiques. Tel est l'avis de S. Augustin, de Sylveira, de Maldonat, de J. P. Lange, d'Olshausen, etc. Ceux qui croient devoir distinguer les deux épisodes, et parmi eux nous pouvons citer Patrizzi, Curci, Schegg, Wieseler, Tischendorf, Arnoldi, Bisping, etc., répondent : 1^o qu'il s'était écoulé un temps suffisant entre le premier et le second séjour pour donner à la passion le temps de se calmer, de sorte que Jésus pouvait venir maintenant à Nazareth sans aucun danger sérieux ; 2^o que s'il existe entre les deux visites des ressemblances frappantes, favorables à l'identité, il règne aussi entre elles des différences plus notables encore qui exigent la séparation des faits. Nous devons avouer que la question est délicate, et qu'il est bien difficile de se prononcer entre deux opinions qui paraissent également raisonnables, également appuyées. Si les événements sont distincts, pourquoi les Évangélistes qui racontent le second ne disent-ils pas un seul mot du premier ? pourquoi S. Luc, qui expose le premier, demeure-t-il entièrement muet sur le second ? Mais, d'un autre côté, s'ils sont identiques, comment se fait-il que les écrivains sacrés leur aient attribué des dates si diverses ? Néanmoins, tout bien considéré, les divergences qui règnent entre les récits nous semblent plus frappantes que les ressemblances ; voilà pourquoi nous nous décidons à soutenir la non-identité des séjours. *Ille ut mirarentur, forte ἐκπληττεσθαι αὐτοὺς ;* ils étaient vivement frappés, hors d'eux-mêmes. Les merveilles que les habitants de Nazareth contemplaient en Jésus auraient été, pour des esprits bien disposés, un secours très-efficace, qui les eût portés à reconnaître la divinité de sa mission ; elles ne pouvaient servir qu'à aveugler des âmes étroites, remplies de préjugés vulgaires. — *Unde huic sapientia...* La sagesse, surtout une telle sagesse, « sapientia hæc ». —

Et virtutes : le don d'opérer de nombreux et d'éclatants miracles. Tout cela en un homme qui leur paraît si commun ! Comment concilier les œuvres et la personne de celui qui les produit ? D'autre part les œuvres sont palpables, on ne saurait en nier la réalité. Donc, « unde » ? voilà le problème à résoudre pour ces sceptiques.

55. — *Nonne hic est...* Celui-ci ! terme dédaigneux qu'ils emploient trois fois de suite dans trois versets. Ils développent ici la raison principale de leur incrédulité à l'égard de Jésus. Comment est-il possible, veulent-ils dire, qu'un homme d'une si humble origine, dont les parents, si bien connus de nous, n'ont rien que de très-ordinaire, qu'un homme qui n'a reçu aucune instruction spéciale, qui a vécu si longtemps parmi nous comme un pauvre artisan, manifeste tout-à-coup tant de sagesse, tant de puissance ? — *Fabri filius*. Par l'appellation également méprisante de « faber », ils désignaient S. Joseph, qu'ils croyaient être le vrai père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce mot, de même que le grec τέκτων, est assez vague et peut signifier tout ensemble « faber ferrarius » et « faber lignarius ». Bien que plusieurs Pères, en particulier S. Ambroise et S. Hilaire, aient adopté le premier sens, il est plus conforme à la tradition de faire du Père adoptif du Sauveur un ouvrier qui travaillait le bois. On croit généralement qu'il était charpentier ; Cf. Suicéri Thesaurus s. v. τέκτων ; Maldonat in h. l. S. Justin et un Évangile apocryphe, Cf. Thilo, Cod. apocr. 1, 368, supposent qu'il fabriquait des jougs et des charnières. L'opinion commune est qu'il était mort depuis quelques années et qu'il n'avait pas assisté au début de la Vie publique de Jésus. — *Dicitur Maria* ; en grec Μαρίαμ, qui se rapproche de la forme hébraïque « Miriam ». Cf. 1, 48. — *Et fratres ejus...* Les habitants incrédules de Nazareth nous fournissent du moins de précieux renseignements sur la parenté de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair. Mais ils nous obligent en même temps d'étudier un point compliqué, difficile, dont, à deux reprises déjà (Cf. les notes de 1, 25 et de xii, 46), nous avons renvoyé l'examen, et qui est depuis des siècles l'objet d'une lutte ardente entre les catholiques et les hérétiques. Il s'agit de déterminer le degré de parenté qui unissait Jésus à ceux que le Nouveau Testament appelle assez fréquemment ses frères. On a écrit de longs et de nombreux ouvrages à ce sujet. Naturellement, nous devons nous borner à un simple aperçu du problème ; nous nous efforcerons cependant, autant qu'o-

Marie, et ses frères Jacques et Joseph et Simon et Jude?

fratres ejus, Jacobus, et Joseph; et Simon, et Judas?

Joan. 6, 42.

la nature et l'étendue d'une note le permettront, d'être complet en même temps que concis, et de n'omettre aucun argument important. C'est en effet, l'honneur virginal de Marie qui est mis en question, et nous voudrions pouvoir le défendre de toutes nos forces. Voici d'abord deux points hors de conteste pour tout vrai catholique : 1^o C'est un dogme de foi que Marie est demeurée vierge, non-seulement avant et pendant, mais encore après la naissance du Sauveur. Voir la Théologie au traité de l'Incarnation. 2^o Ce dogme s'appuie sur une tradition constante et universelle : s'il fut parfois attaqué, il trouva immédiatement de vigoureux défenseurs. « Fuerunt qui eam (Mariam) negarent virginem perseverasse : hoc tantum sacrilegium indamnatum non putamus relinquendum », S. Ambr. de Instit. Virg. c. V, 35. La question est donc toute résolue pour nous du côté de l'autorité. Il nous reste à voir comment la tradition et le dogme catholique peuvent se concilier avec l'Écriture-Sainte, ou plutôt comment ils s'appuient sur le témoignage des saints Livres. — L'expression « frères de Jésus » revient neuf fois dans l'Évangile : Matth. xii, 46 ; Marc. iii, 34 ; Luc. viii, 49 ; Matth. xiii, 55 ; Marc. vi, 3 ; Joan. ii, 12 ; vii, 3, 5, 40. Les principaux endroits où on la rencontre en dehors de la narration évangélique sont : Act. i, 14 ; I Cor. ix, 5 ; Galat. i, 49. Divers hérétiques, notamment les Ebionites, les Antidicomarianistes, les partisans du fameux Helvidius, la plupart des protestants contemporains, admettent que, partout où elle se trouve, elle doit être prise dans le sens strict pour désigner des frères réels, ou plus exactement des demi-frères de Jésus, issus après sa naissance des relations conjugales de Joseph et de Marie. Au contraire, d'après la doctrine orthodoxe, le titre « frères de Jésus » ne doit jamais s'entendre à la lettre, parce qu'il ne désigne nullement des enfants nés de Marie, la mère bénie du Sauveur. Les exégètes catholiques sont unanimes là-dessus, et c'est en effet le point capital. Ils ne diffèrent entre eux que sur le mode et le degré de parenté qui existait entre « les frères de Jésus » et Marie, ou son divin Fils ; en d'autres termes, sur la signification exacte qu'il faut donner ici au mot « Frères ». On peut ramener à trois les opinions qui se sont formées à ce sujet dès la plus haute antiquité. — a. Les frères et les sœurs de Jésus seraient le fruit d'un mariage de lévirat conclu, d'après la loi juive, entre S. Joseph et la femme de Cléophas.

Cléophas, frère de S. Joseph, était mort sans enfants : Joseph avait alors épousé sa veuve dont il eut six enfants, (quatre fils, Jacques, Joseph, Simon, Jude, et deux filles) qui, conformément aux prescriptions légales, Cf. Deut. xxv, 6, portaient le nom de Cléophas, comme s'ils fussent nés véritablement de lui. Tout cela aurait eu lieu, bien entendu, avant le mariage de S. Joseph avec la sainte Vierge. Théophylacte dans les temps anciens, Tholuck de nos jours, se sont déclarés favorables à ce sentiment. Mais ce n'est là qu'une série de conjectures sans fondement sérieux, qui semblent avoir été inventées tout exprès pour résoudre un problème difficile. — b. « Quelques auteurs, dit Origène, s'appuyant sur le soi-disant Évangile de Pierre et sur le livre de Jacques, prétendent que les frères de Jésus sont des fils que Joseph aurait eus d'une première femme avec laquelle il aurait été marié avant d'épouser Marie ». Comm. in Matth. Plusieurs écrits apocryphes mentionnent en effet cette tradition, en particulier l'Évangile de la Nativité de Marie, l'Évangile de l'Enfance du Sauveur, l'Histoire de Joseph le charpentier, Cf. Tischendorf, Evang. apocr. p. 40 et ss. ; divers Pères de l'Eglise, par exemple S. Epiphane, S. Grégoire de Nyse et S. Hilaire, l'ont aussi formellement admise. Mais S. Jérôme la juge très-sévèrement : « Quidam fratres Domini de alia uxore Joseph filios suspicantur, sequentes deliramenta apocryphorum », Comm. in Matth. xii, 49. Une telle origine est en effet une base bien fragile. — c. D'après le sentiment commun des catholiques et de plusieurs exégètes protestants, les frères de Jésus étaient simplement les fils de Cléophas et de Marie, sœur de la très-sainte Vierge. « Nos autem sicut in libro, quem contra Helvidium scripsimus, continetur, fratres Domini non filios Joseph, sed consobrinos Salvatoris, Mariæ liberos intelligimus materteræ domini quæ esse dicitur mater Jacobi minoris et Joseph et Judæ », S. Jérôme, l. c. Ainsi pensent Hégésippe, Papias, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe, Théodoret, S. Isidore, S. Augustin, parmi les Pères, la plupart des commentateurs du Moyen-Age et des temps modernes, et telle est en effet l'opinion la plus sérieuse et la plus conforme à la narration évangélique, comme nous allons essayer de le démontrer. — I. Le substantif « frère », dans les langues orientales et spécialement dans l'hébreu, a une signification très-étendue : les plus doctes hébraïsants l'affirment sans hésiter. « Fratris nomen apud Hebræos late patet, ac variis

56. Et sorores ejus, nonne omnes

56. Et ses sœurs ne sont-elles pas

modis transfertur. Est enim, 1^o Cognatus et consanguineus quicumque, etc. ». Gesenius, Thesaurus ling. hebr. et chald. s. v. **אִין**. Il est à ce sujet des passages de la Bible qui sont devenus classiques; Cf. Gen. xiii, 8; xiv, 16; xxiv, 48; xxix, 12; II Reg. x, 43. Les Septante, en les traduisant, ont reproduit littéralement l'hébreu et remplacé **אִין** par **ἀδελφός**. Il n'était donc pas contraire à l'usage grec de désigner par **ἀδελφός** d'autres parents que les frères proprement dits. Par conséquent, saint Matthieu a pu employer ce substantif pour indiquer les cousins de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — II. Au pied de la croix du Sauveur, entre Marie Madeleine et Salomé, nous voyons d'une part, d'après S. Matthieu, xvii, 56 et suiv. et S. Marc, xv, 40; Cf. xvi, 1, Marie, mère de Jacques et de Joseph; de l'autre, d'après S. Jean, xix, 25, la Mère de Jésus et sa sœur, Marie « de Cléophas ». En combinant les deux récits, il devient évident que Marie, mère de Jacques et de Jean, mentionnée par les synoptiques, doit être confondue ou avec la très-sainte Vierge, ou avec sa sœur Marie, épouse de Cléophas. La première hypothèse tombe d'elle-même, car on ne saurait jamais expliquer pourquoi S. Matthieu et S. Marc auraient désigné la mère de Notre-Seigneur, dans une pareille circonstance, par le nom de deux de ses autres fils. Conséquemment, la seconde hypothèse reste vraie, et Marie, sœur de la Sainte Vierge, épouse de Cléophas, ne diffère pas de la mère de S. Jacques et de Joseph. Ainsi donc, d'après les Évangiles, la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ a une sœur (ou peut-être une belle-sœur, comme nous le dirons plus bas) qui porte également le nom de Marie, et qui a deux fils, Jacques, ou Jacques le Mineur, Cf. Marc, xv, 40; Luc. xxiv, 40; et Joseph. D'un autre côté, l'un des Apôtres se nomme Jacques, fils d'Alphée ou de Cléophas. Ce même Apôtre est appelé par S. Paul « frater Domini », Gal. i, 19; il a un frère nommé Jude, Luc. vi, 16; Act. 1, 13, qui se dit, lui aussi, frère de Jésus, Jud. 1, 4. Évidemment, ce Jacques, ce Joseph, et ce Jude sont fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, par conséquent, « cousins » de Notre-Seigneur. Quant à Simon, il n'apparaît pas en-dehors de ce passage. Heureusement, la tradition nous fournit à son sujet des données très-importantes pour le point qui nous occupe. Hégésippe qui, vers l'an 140 de l'ère chrétienne, consigna fidèlement en cinq livres l'histoire des choses mémorables qui avaient eu lieu dans l'église de Jérusalem depuis son origine, raconte, à propos de l'élection de Simon, successeur de S. Jacques sur le siège épiscopal

de la ville sainte, qu'on choisit de préférence cet autre fils de Cléophas, parce qu'il était pareillement **ἀνελτός** ou cousin du Sauveur. Puis il ajoute : « Cléophas était le frère de Joseph ». Cf. de Valroger, Introd. au Nouv. Testam. II, p. 347. Nous avons ici la confirmation parfaite des résultats obtenus à l'aide des écrits inspirés. Simon est frère de saint Jacques-le-Mineur; il l'est donc aussi de Joseph et de Jude, et les quatre fils de Cléophas sont simplement cousins de Jésus-Christ. Hégésippe nous fait connaître de plus à quel titre ils le sont : c'est parce que leur père est frère de S. Joseph. Il suit de là qu'ils n'étaient pas même des cousins proprement dits, mais de simples « patruels » légaux et putatifs du Sauveur, puisqu'ils S. Joseph, leur oncle, n'était lui-même que le père légal et putatif de Jésus. Il suit encore de là que Marie, leur mère, n'était probablement pas la vraie sœur, mais seulement la belle-sœur de la Sainte Vierge. — III. Sans doute, les « frères de Jésus » sont mentionnés d'une manière assez régulière à côté de sa Mère soit dans les Évangiles, soit dans les Actes des Apôtres; Cf. Matth. xii, 46; Marc. iii, 34; Luc. viii, 19; Joan. ii, 12; Act. 1, et cette circonstance ne laisse pas que d'être assez remarquable; mais il est plus étonnant encore qu'ils n'aient jamais été appelés les fils de Marie, mère du Christ. Ce rapprochement s'explique du reste par les relations étroites qui existaient entre les deux familles. La plupart des commentateurs admettent en effet qu'après la mort de saint Joseph, arrivée selon toute vraisemblance avant la Vie publique du Sauveur, Marie se retira avec son divin Fils chez son beau-frère Cléophas, de telle sorte que les familles furent fondues en une seule; Jésus fut alors regardé comme le frère des enfants de Cléophas. Selon d'autres, c'est Cléophas qui serait mort le premier, et S. Joseph aurait reçu chez lui la veuve et les enfants de son frère. Nous avons connu plusieurs familles dans lesquelles, par suite d'adoptions semblables, des cousins se traitaient entre eux, et étaient traités par tout le monde, de frères et de sœurs. — IV. Enfin, si, comme le prétendent nos adversaires, Marie a eu d'autres enfants que Jésus, comment s'expliquer la conduite de Notre-Seigneur sur la croix, au moment de son dernier soupir? N'est-ce pas à S. Jean qu'il la confia? Et pourtant deux membres du collège apostolique étaient « ses frères » : c'est donc qu'ils ne l'étaient pas dans le sens strict, autrement leur aurait-il enlevé le privilège et le droit de prendre soin de leur mère? — Concluons de toutes ces preuves que Jésus n'eut aucun frère proprement dit, selon la

toutes parmi nous? D'où lui viennent donc toutes ces choses?

57. Et ils étaient scandalisés de lui. Mais Jésus leur dit : Un prophète n'est point sans honneurs si ce n'est dans sa patrie et dans sa maison.

58. Et il ne fit point beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité.

apud nos sunt? Unde ergo huic omnia ista?

57. Et scandalizabantur in eo. Jesus autem dixit eis : Non est propheta sine honore, nisi in patria sua, et in domo sua.

58. Et non fecit ibi virtutes multas, propter incredulitatem eorum.

chair, mais seulement des parents plus ou moins rapprochés qui appartenaient à la famille de S. Joseph ou de la très-sainte Vierge, ou de l'un et de l'autre en même temps.

56. — *Et sorores ejus.* « Soror » a ici tout à fait le même sens que « frater » au verset précédent. D'anciennes traditions donnent deux cousines seulement à Notre-Seigneur, et les nomment tantôt Assia et Lydia, tantôt Marie et Salomé; cependant l'expression *omnes* semble indiquer qu'elles étaient en nombre plus considérable. — *Unde ergo...* Après ce raisonnement singulier, les habitants de Nazareth croient pouvoir répéter avec plus de force leur question du v. 54. Comme si la sagesse et les miracles avaient quelque chose de commun avec la naissance et la parenté! Ces incrédules avaient bien oublié l'histoire juive!

57. — *Et scandalizabantur in eo.* Quelques auteurs ont conclu de cette locution que les compatriotes de Notre-Seigneur allèrent jusqu'à attribuer à Satan, ainsi que l'avaient déjà fait les Pharisiens, les dons surnaturels qui brillaient en lui; mais le texte ne suppose rien de semblable. Nous y lisons simplement que l'humble origine de Jésus fut pour les habitants de Nazareth une occasion de ruine spirituelle, une pierre contre laquelle ils vinrent se heurter, pour leur malheur, sur le chemin du salut. Mais leur chute n'était-elle pas bien volontaire? — *Non est propheta...* Il existe dans toutes les littératures des proverbes populaires de ce genre, ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage de Wetstein, *Hor. talm.* in *Evang.* Nous nous contenterons d'en citer

quelques-uns. « Vile habetur quod domi est », Sénèque, de *Benef.* III, 3. *πᾶσι τοῖς φιλόσοφοις ἔδοξε χαλεπὸς ἐν τῇ πατρίδι ὁ βίος*, Aristide. « Sordebat ille suis, ut plerumque domestica », est-il dit de Protogène. Cf. Pline, *Hist. Nat.* xxxv, 36. S. Jérôme explique ce fait par les rivalités jalouses qu'on rencontre si fréquemment dans les petites localités : « Propemodum naturale est, écrit-il, cives semper civibus invidere; non enim considerant presentia viri opera, sed fragilis recordantur infantiae, quasi non et ipsi per eodem aetatum gradus ad maturam aetatem venerint », *Comm. in h. l.* « Homines, ajoute Théophylacte, familiaria contemnere, peregrina exosculari et in admiratione ac pretio habere solent ». C'est ainsi que les prophètes juifs avaient été admirablement bien reçus par les étrangers, tandis que les mauvais traitements leur étaient prodigués dans leur propre pays.

58. — Les habitants de Nazareth ont cru punir le Sauveur; ce sont eux au contraire qui sont châtiés. — *Non fecit ibi virtutes multas.* Jésus se contenta, raconte S. Marc, vi, 5, de guérir quelques malades en leur imposant les mains. — *Propter incredulitatem eorum.* Pourquoi eût-il déployé selon sa coutume sa toute-puissance merveilleuse? C'eût été peine perdue, vu les dispositions de ses compatriotes. Celui qui exigeait constamment la foi avant de procéder à quelque miracle, cache ou diminue l'éclat de ses prodiges quand il n'a devant lui que des incrédules. N'a-t-il pas dit qu'il ne faut pas donner à la légère les choses saintes aux indignes?